

Documents  
Inédits



# Mémoires de Village

Sainte-Croix-en-Bresse  
Dans l'Histoire et vu par ses habitants



*Association d'Artagnan*

Année 2010 - Tome 4

# Mémoires de Village – Tome 4

~ Documents inédits ~

## SOMMAIRE

Edito	1
Sainte-Croix vu par ses habitants	
« Les Helvètes en Bresse », Eva Angel	3
« Le Moulin de l'Abergement », La Yane	9
« Une famille bressane, 1948-2009 », Muguette	15
Souvenir de Camille Bernardot, sabotier à Sainte-Croix (épisode 3)	21
Ouvrez l'œil !	25
Sainte-Croix d'hier et d'aujourd'hui	27
Sainte-Croix et ses histoires	
« La saga des Piguets », Josiane Paris	31
Sainte-Croix et son Histoire - Documents inédits	
« Essai historique sur la seigneurie et les seigneurs de Sainte-Croix » (épisode 3), Gérard Pelot	43
« Comment Anne-Charlotte et d'Artagnan se sont-ils rencontrés », Josée Pondemer	45
Le portrait de Madame d'Artagnan retrouvé !...	47
15 ans d'association, 15 ans de passions	
Echos de l'Espace d'Artagnan, Josée Pondemer	51
Mémoires croisées Champlecy / Sainte-Croix, Martine Desplans et Marcel Devillard	53
La vie de l'Association d'Artagnan	55

# Edito



Après l'édition « spéciale » consacrée aux écoliers d'hier et d'aujourd'hui, nous reprenons le cours normal de nos publications avec ce quatrième bulletin « Mémoires de Village ». Si les rubriques et les textes présentés rejoignent en teneur ceux des volumes 1 et 2, ce numéro est un peu particulier pour nous puisqu'il sera publié à l'occasion du 15 août 2010, jumelant traditionnel « Salon, Salon d'Art et Salon d'Artagnan » et la journée fêtant les 15 ans d'existence de l'association d'Artagnan.

15 années d'existence, 15 années de passions, de rencontres, de découvertes, de bénévoles, d'adhérents... Du premier « Salon d'Artagnan » à Louhans en 1996 regroupant une vingtaine d'écrivains, au voyage dans le Gers, en passant par le jumelage avec la commune de Champlecy, l'intégration à Brixia, à La Musarde et à la mise en place des « challenges d'Artagnan » avec les société de pêche et de chasse de Sainte-Croix, les souvenirs ne manquent pas. Il y aurait beaucoup à dire sur tous ceux qui oeuvrèrent à la création et à la vie de notre association : pour ne pas commettre d'impair ou d'omission, nous avons préféré évoquer ces 15 années à travers quelques anecdotes de visites et de rencontres évoquées par Josée Pondemer, présente dès la création de l'association d'Artagnan.

Pour ce bulletin, les saintes-croyats ont pris la plume : « pure souche » comme on a l'habitude de dire (La Yane et Camille Bernardot), d'adoption (Eva et Mugnette) et d'origine (Josiane). Concernant les mémoires de Camille Bernardot, nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer le plaisir de les publier, plaisir mêlé à la tristesse que son auteur ne puisse pas en avoir vu l'aboutissement. Le texte d'Eva aurait dû paraître l'année dernière mais ce dernier ne correspondant pas au thème choisi nous avons préféré attendre un peu, sans se douter qu'Eva ne serait plus des nôtres depuis. Josiane, enfin, arrivée à l'association un peu par hasard, recherchant avec sa maman les souvenirs de sa famille qui vécut à la ferme des Piguets, à Sainte-Croix. Se penchant sur les archives départementales depuis la région parisienne où elle résidait, les dévorant, les décortiquant, elle en a tiré et retracé la vie de sa famille. Devant un tel travail, nous l'avions invité à le présenter dans nos bulletins : prise au jeu, elle pensait écrire et publier auprès de nous, en plusieurs parties, « la saga Charbouillot » comme nous aimions à appeler ses recherches. Peu de temps avant le bouclage de ces pages, Josiane est partie à son tour. C'est avec beaucoup de chagrin et d'émotion que nous avons placé à côté de sa signature ce petit signe (†), remplaçant le « La suite au prochain épisode » prévu.

A tous ceux, aujourd'hui disparus, qui contribuèrent à l'existence de l'association d'Artagnan, je dédie cet ouvrage. A tous ceux qui font vivre l'association d'Artagnan, je dédie cet ouvrage. Et à vous, chers lecteurs, qui faites revivre des souvenirs par l'intérêt que vous y portez, je dédie cet ouvrage.

Adeline Culas

*« Le temps est un grand maître, dit-on, le malheur est qu'il tue ses élèves »,  
Hector Berlioz*



## *Sainte-Croix vu par ses habitants*

Nous débuterons ce cahier des souvenirs en ayant une pensée émue pour Eva Angel. Arrivée il y a bon nombres d'années dans notre commune, installée avec son époux Christian à Châtenay, Eva était présente à chacune de nos dernières assemblées générales jusqu'à ce que la maladie l'emporte en 2009.

Discrète, toujours, nous garderons d'elle le visage d'une femme souriante, toujours, quels que soient les événements et aussi ce texte qu'elle a écrit en 2008 comme une dédicace à son village d'adoption et de cœur (aucune modification n'a été apportée au texte d'origine). A notre tour, nous lui dédions cet ouvrage, dédicace bien futile désormais.

\*\*\*

## **Les Helvètes en Bresse**

Les Helvètes sont des Celtes, donc bien les cousins des Gaulois. Y aurait-il des affinités ? En tout cas il y a eu un afflux dans la région ; c'est comme si les Helvètes voulaient se rattraper de ce qui est arrivé à leurs ancêtres il y a deux mille ans. Voilà l'histoire qu'on m'a racontée en CM2 :

**L'exode des Helvètes** : Divico, fils du chef, était mon héros ; il était jeune, aventurier et avec ses copains il entreprit une chevauchée vers l'ouest. Il rencontra des romains, les vainquit facilement et il les battit à plates coutures. Rentré il incita son peuple à émigrer vers l'ouest, car les Helvètes se trouvaient de plus en plus incommodés par des poussées alémaniques, des tribus germaniques d'Outre-Rhin. Suivirent alors des années de discussions et de préparations. Quand enfin ils se mirent en route, Divico était déjà un vieil homme. Mais c'était lui à la tête de la longue file de chars, d'hommes et de bêtes. Après Genève il fallait traverser le Rhône. Là César les intercepta, les vainquit en combat et les renvoya dans leurs villages brûlés. Donc, si je ne suis pas née aux bords de la Saône, c'est la faute de César...

Le premier rêve fut donc la région, le deuxième était les fermes avec les matériaux traditionnels de la région qui aident le bâtiment à se fondre avec son entourage : les murs en pisé, les poutres en chêne, le colombage avec les briques, le crépis de chaux etc. Il avait fallu un samedi après-midi pour en trouver une, elle fut rénovée tout en respectant le style.

Qu'ils sont pénibles, ces Helvètes, soupira le médecin traitant, mais ne vous y trompez pas, d'ici dix ans je vais avoir fait de vous de bons Bressans, a-t-il dit. Est-ce qu'il sous-entendait qu'il fallait encore faire une série d'expériences ? Il nous arrivèrent en effet quelques « **eureka** », j'ai trouvé, enfin je comprends. En voilà quelques exemples :

Une des premières modifications à la ferme fut de détruire le mur prolongé au sud de la maison. Après y avoir vécu une saison on a compris que par le sud arrive le mauvais temps et que c'est la raison pour laquelle toutes les fermes bressanes sont **orientées vers l'est** et ont besoin de cet auvent (nous l'avons refait).

Autres exemples :

“Je vous offre **un canon** ?” Un canon ? Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Après l'avoir vu chez les autres j'ai compris qu'un canon ça se trinque et ce à n'importe quel moment des 24 heures.

Un soir avant Noël on sonne, ce sont **deux pompiers** qui viennent nous voir. On leur offre donc ce fameux canon, on cause, on rajoute un canon... et après une heure ils nous quittent en laissant le calendrier sur la table. Ils sont gentils s'est-on dit, mais l'année d'après seulement avons-nous eu l'occasion de réparer notre méprise en doublant l'étréne.

C'était la situation de la ferme qui m'avait séduit : une haie entoure la maison et la cour, la maison m'y semblait perchée, cachée comme un oeuf dans son nid. En face le Jura, à l'est, donc pour nous du mauvais côté, car on avait l'habitude de le trouver à l'ouest. Transformation de la maison terminée le pelleteur arrive pour aménager les alentours. Le jardin c'est ton ressort, dit mon mari - et moi au pelleteur : non non, **on ne détruit pas une haie !** Quand il voulut raser la haie derrière la maison en disant : elle est trop près. Il avait raison, dix ans plus tard, de la haie était sortie une dizaine de grands chênes à 3m de la maison.

Le pelleteur fit aussi le massif de fleurs. Comme le mur de pierres sèches que j'avais envisagé s'avérait trop coûteux, il aplatit les différents niveaux du terrain ; il en résulta un massif de 300m<sup>2</sup> environ. De quoi planter des fleurs ! Après trois années d'essais et d'échecs j'ai décidé d'**observer comment font les autres ?** Et bien, ils n'en font pas, pas dans la glaise (bleue par endroit), et pas sur 300 m<sup>2</sup> ! Ce sol argileux est bien la raison pour laquelle je vois tant de bacs fleuris d'annuelles autour des maisons, mais peu de vivaces.

Idem pour la "**pelouse**" : l'herbe est aussi haute que moi-même. Le terrain qui fait suite à la cour est tout sauf plat ; il y a des fossés, des talus, des creux, des vignes grimpant sur les vieux arbres et une multitude de jeunes chênes garnissant le pré. Comment faire ? Une première tondeuse n'y arrive pas. La deuxième, plus costaud, non plus. Après l'échec de la troisième mon mari trouve la solution : des moutons. Voilà comment démarre notre "aventure animale". (Cette décision engagea un effet domino selon le proverbe en allemand : qui dit A dira aussi B.)

**5 agneaux...** 5 jolies brebis, des agneaux encore....

On les choisit chez le voisin ; le petit noir est mon préféré. Comme notre premier enclos n'est pas très grand, il faut du foin. Du foin, fait « à la main », stocké dans une ferme abandonnée, transporté dans des vieux draps...

Le premier bouc était méchant, il attaquait par derrière, heureusement j'étais encore assez sportive pour sauter la clôture. Une fois, mon mari ne le vit pas charger, il se fit « rouler ». Fâché il lui tape un bon coup de poing sur le front. Il en résulta un poignet foulé. Les bons conseils arrivent souvent quand le mal est fait : ne jamais taper un bouc sur la tête mais sur les jambes ; ne jamais bichonner (pour l'appriivoiser) un jeune, il se prendra toujours pour le plus fort.

On change les boucs pour éviter la consanguinité. Un hiver il ne nous restait que le Joe, un de nos jeunes. Il est trop petit pour sauter les femelles, on s'est dit : tant mieux, comme ça il n'y aura pas de naissances avant le printemps. Pensez-vous, le premier agneau arriva en janvier, toutes ces dames étaient « servies ». Comment y est-il arrivé ? Un escabeau ?

On établissait notre compost en talus d'un mètre environ de haut et de six mètres en longueur, couvert d'une bâche en feutre. C'était là le terrain préféré des « bébés ». A peine tenaient-ils sur leurs jambes fines qu'ils escaladaient cette « montagne » au grand galop et ce avec prédilection à la tombée de la nuit ; ça me rappelait les gosses quand ils devaient aller se coucher...

Au printemps 1997 la dernière pluie était tombée mi-janvier, après plus rien. Des semaines de ciel bleu, pastel d'abord puis aquamarin à travers les branches des fruitiers en fleurs. LA BISE. Les prés étaient nus, secs et bruns. Plus d'herbe. On amenait le troupeau à paître sur les bas côtés de la route. La voiture du maire passa au beau milieu des agneaux qui sautillaient ; la voiture s'arrêta brusquement : ne savez-vous pas que c'est défendu de paître sur le territoire de la commune, demanda-il d'une voix sévère que j'ai failli prendre au sérieux. Tiens, je me suis dit, il ne faut jamais faire de contrôle le dimanche, jamais le dimanche !

Le cheptel a vite grandi. On était à quarante têtes. On les connaissait tous, même par la voix. On frôlait le métier, on manquait d'herbe et de clôtures. Pour faciliter nos « **transhumances** » il nous fallait un chien. On venait d'acheter un Berger des Pyrénées. Comment lui faire comprendre qu'il était censé être "berger" ? Quand il fixait le troupeau à travers la clôture les brebis se figeaient d'effroi. Il avait des yeux jaunes, des yeux de loup. Je consultai la littérature spécialisée et j'y appris que pour dresser un chien au travail des moutons il fallait « le mettre en compagnie d'**un chien qui savait** » ...! En essayant d'appliquer cette recette à mon chien, celui-ci au milieu du troupeau, il a pris peur et s'est caché sous mes jupons. Fin de l'épisode, fin du troupeau (qui est resté chez le propriétaire du chien qui « savait » déjà).

Donc pendant la belle saison on était déjà pas mal occupés. Et l'hiver -  
**qu'est-ce qu'on fait l'hiver en Bresse ?**

Les trois moules qu'on avait achetés en septembre fondaient comme la neige au printemps, ils étaient brûlés en janvier. On chauffait avec un poêle-cuisinière, joli, fait sur mesure, même efficace car en tôle, mais dès qu'on ne restait pas à côté pour le nourrir c'était fini : encore une expérience faite avec regret quand j'observais la voisine qui mettait sa petite bûche qui tenait, elle, jusqu'au lendemain.

La solution du problème vint avec le bulletin municipal qui proposait des lots dans le bois de la commune. Voilà ! Tronçonneuse, petit tracteur ancien modèle et remorque d'occasion se trouvèrent, mais ...

**Qu'est-ce que c'est qu'un baliveau ?** On avait compris qu'il ne fallait pas y toucher, mais à quoi ?

Alors on partait tous les matins, la vieille Renault R6, la tronçonneuse, la gamelle de recrue de l'armée suisse pour chauffer la soupe à midi. Le chien adorait ça, promenade toute la journée...

Fin février, le lot n'était pas tout à fait terminé. Dépêchez-vous, c'est bientôt l'heure des baliveaux ! Quand la pile était bien nette, baliveaux inclus, pour moi l'affaire était close, j'étais un peu lasse et j'avais envie de tourner la page. Et bien je n'avais pas compté avec les heures (pénibles par temps mouillés) qu'il fallait ajouter pour rentrer le bois, le remettre en tas, le scier, déplacer et encore remettre en tas. Mais une chose que j'avais comprise, c'est pourquoi les gens de la région disent que le bois de chauffage ne vous chauffe pas qu'une fois.

Et cet autre proverbe : le parcours est le but. J'en ai profité aussi d'une autre manière ; la beauté de l'hiver, ses couleurs, ses tonalités ne me sont apparues que lorsque j'étais dehors toute la journée, par tout temps. Pour le citadin qui regarde à travers sa vitre, l'hiver est synonyme de grisaille.

### ***Histoire de poules***

C'est la faute du grand-père, (le grand-père de mon mari), si nous avons une trentaine de poules. Il avait des riquettes, mixture de races, de plumages, de couleurs. Son petit-fils le fréquentait pendant les vacances, s'en réjouissait, leur parlait, cherchait les oeufs. Ne vous étonnez donc pas, si un lundi, après le marché de Louhans, elles font apparition chez nous, cela ne pouvait tarder.

Le premier poulailler fut une structure improvisée là où il y avait déjà un toit pour la remorque. Croyant les poules frileuses on l'avait isolé avec de la laine de verre. Ce sont **les rats** qui en profitaient.

Deuxième poulailler : meilleure structure, rapprochée de la maison. Pour la ponte on y installait des **caisses de vin** en bois, une en bas, une dessus renversée avec entrée ovale sciée et de la paille. Les riquettes y pondaient bien, mais surtout elles y couvaient !

Comme celle-là qui en sortait fièrement avec ses douze **poussins** dont 9 se sont développés en coqs ; dès le printemps ils se posaient sur les demi rondins de la clôture et y chantaient à qui le plus fort (le voisin s'en est plaint). Souvent elles se mettaient à deux dans une caisse pour couvrir ; quand les poussins étaient éclos elles restaient ensemble à les mener.

**La mort du patriarche** : le vieux coq avait régné dix ans sur son harem en bon ordre ; fatigué il s'est retiré sur un lit de foin dans une caisse de vin retournée, stoïquement il attendait sa fin flanqué des deux côtés de ses poules préférées.

Une fois l'autour attaqua une poule mère qui promenait ses poussins. Elle les défendit vaillamment et périt. Nourrir les orphelins comme la mère fut difficile, normalement elle les « sert » en indiquant par le bec et la voix ce qui leur convient.

Une autre riquette qui avait caché son unique poussin en dehors du poulailler c'est fait attaquer promptement par **le renard** ; il lui arracha la moitié de la cuisse. « Une poule c'est dur » m'encouragea la voisine. Effectivement elle avait survécu à sa terrible plaie. L'aspect de son plumage lui a valu le nom de « perdrix ». Mais il y avait aussi « la poule tomate », celle qui franchissait la clôture du potager pour y picorer toutes les tomates dès qu'elles commençaient à rougir. Autres noms : « la barbue », « la corneille », « la perruque », « Tschudeli », « Wuschel » etc.

Prenez garde de n'aller pas trop souvent au marché de Louhans : nos visites provoquaient cet « effet de domino », mentionné au début. Un jour c'est **un jars** qui sortait du carton (on voulait une oie !). Alors : ajouter un enclos, retourner au marché, au lieu de l'oie on y trouve **un âne** sympathique, ajouter un étable, retourner au marché : à l'âne il faut de la compagnie, on n'a toujours pas trouvé l'oie (les oies ?) etc.

Il a fallu 9 mois aux oies pour découvrir leur **mare** qui était à 50 mètres seulement mais à un niveau plus élevé. Les poules elles, ont pris deux ans pour s'aventurer jusqu'au **fumier** ; ce dernier n'est pas un tas mais une « planche » étalée de 20 à 10 mètres environ, inoculée de petits vers rouges (introduits pour accélérer le processus de compostage). Après la découverte, un mouvement de colonisation s'est produit, la moitié du peuple a pris possession du fumier et, pour se loger, du chêne à côté. Aucune de ces poules n'est plus jamais rentrée dans un poulailler : elles bravaient la pluie, le froid, le coup de vent. Aucune n'est jamais tombée même si elles se mettaient aux extrémités des branches. Les seules pertes furent deux grands coqs âgés dont la crête avait gelé. Ces victimes nous amenèrent à la décision de construire encore un poulailler. Sachant que les poules n'aiment pas déménager j'abattis toutes les branches basses du chêne habité. Mais le soir : quelles lamentations ! Battant les ailes furieusement, rouspétant haut et fort elles essayaient et re-essayaient d'atteindre la branche la plus basse. **Catastrophe, calamité...** je me sentais coupable et en hâte je commençais de réinstaller des planches et des échelles.

Histoires de poules sans fin. Moi qui croyais la poule un animal « ennuyeux ». En les observant vous pourriez écrire une dissertation en sociologie. Par contre si vous mettez une de ces poules élevée sous la lampe, sans mère poule et en espace confiné, si vous la posez sur le tas de fumier, elle ne sait même pas gratter, prend peur et cherche à s'abriter.

### ***Histoires de chevaux***

Le cheval, chassé d'abord puis apprivoisé est le partenaire de l'homme par excellence. Tout le monde le sait. Mais...

**Le cheval en Bresse ?** Vous le rencontrez en nombre sur les prés, vous le voyez sur les panneaux le long des routes (écoles d'équitation) mais rarement sous un cavalier en promenade.

Ce n'est pas nous qui cherchions un cheval, c'est le cheval qui cherchait preneur, pour une fois pas sur le marché de Louhans mais à la fête de Chatenay. La Lutine est un pur-sang, son sort fut « classique » : une jeune fille douée fit de beaux yeux à son père, faisait un peu de concours avec son cheval ; après trois ans ce fut le désintéressement, le « plus le temps » et le cheval tant convoité aboutit au pré. Quand on l'a trouvée elle manquait d'eau, de vitamines, de contacts. On l'adopte sans le savoir : c'était une jument qui attendait un poulain.

Pendant qu'elle s'y préparait nous révisions nos notions d'équitation. L'important ce n'est pas la technique mais il s'agit de gagner la confiance, la base de tout partenariat. Le cheval va vous tester, c'est donc un long processus : **gagner puis mériter cette confiance**. Comme exemple je vous cite un de ces dialogues entre la Lutine et son cavalier : ce dernier pousse, vas-y, avance... le cheval s'arrête... quoi donc, qu'est-ce qu'il y a ? ... danger !... où donc, ce sac de plastique devant le portail ? Non, il ne va pas exploser, viens, on va voir de près....100 mètres plus loin : stop, qu'est-ce qu'il y a encore ? Là, cette lame de métal qui brille ? La vitre qui reflète le soleil ? La flaque d'eau qui pourrait s'avérer profonde ? Allons Lutine, tu exagères...on progresse un peu. Tout à coup elle saute les quatre pattes en l'air avec ce mouvement explosif typique pour les pur-sang : danger !...non, ce n'est pas un léopard qui te guette derrière le buisson, juste un merle qui en sortait...

Et on n'a encore pas mentionné les vrais « dangers » qu'on rencontre inévitablement : le tracteur gyrophare allumé, le chien de chasse sortant de la broussaille, la moissonneuse rouge plus large que la route... et le pire : les routes flanquées de fossés, les conducteurs pressés.... Conclusion : Non, la Bresse ne se prête guère à la promenade en cheval ; trop barbelée, trop mouillée, trop exploitée déjà.

Ce n'est peut-être pas la région qui pose problème mais la race du cheval ? Ma jument à moi avait la crinière blanche des Comtois. Elle n'en avait ni les gros sabots ni le poids, mais bien le caractère robuste et insouciant. C'est souvent elle qui avançait la première quand il fallait affronter un de ces « dangers ».

### ***Les alentours : la Bresse argileuse***

Deux de nos bottes sont restées englouties dans la glaise ; l'une est dans les fonds chez le voisin. L'herbe chez lui semblait plus appétissante à nos brebis, la plus grosse s'est enfoncée dans un chenal recreusé (jusqu'au ventre), en lui portant secours nous nous sommes enfoncés à notre tour.

L'autre botte s'est perdue en allant tout simplement depuis la maison à l'écurie. On y a pourtant apporté plusieurs camions chargés de gravier pour consolider, mais où est-il passé, ce gravier si cher ? C'est comme si la glaise l'avait « bouffé »... Ce qui me mène à faire ...

### ***L'éloge des artisans***

Il a donc fallu l'expérience, le savoir faire et les gros engins du voisin pour y faire une vraie desserte qui maintenant porte des camions par tous les temps.

Le premier qui m'a impressionné, voire stupéfait, de cette éthique du travail fut le charpentier ; il demanda qu'on détruise le mur du garage et le ramène plus près de la maison « sinon la ligne du toit ne sera pas comme il faut ».

Ou bien l'équipe qui monta le garage (préconstruit) en une seule journée : toute la journée au galop et ce fut vite et bien.

Ou bien les deux jeunes élagueurs qui réduisaient d'un tiers le volume de six chênes ; ils travaillaient en haut dans les arbres, sautant d'une branche à l'autre attachés à leurs ceintures de corde comme des montagnards en escalade - élagage acrobatique !

Ce ne sont que quelques exemples mais qui nous impressionnaient. Du travail comme du temps de nos pères : on le respectait, l'appréciait ; il y avait une certaine culture du travail, on le faisait bien, avec satisfaction et avec fierté. Cet artisanat courageux et compétent mériterait d'être estimé davantage au pays des fonctionnaires, et toc : la France irait mieux.

La France mériterait d'aller bien.

Eva Angel (†)

Aussi habile avec les mots qu'avec les pinceaux, Eliane - dite « La Yane » - nous ouvre une fois de plus les portes de son moulin, le petit moulin de l'Abergement, édifice tout en discrétion et en charme, à l'image de leurs propriétaires.

## Le moulin de l'Abergement

Ainsi que le rapporte un compte-rendu du conseil municipal, le 26 messidor, An 13, (14 juillet 1805) le Sieur Laurent Goux, informe le Maire de Sainte-Croix, de son intention de faire édifier au delà du pont dit de l'Abergement, sur le ruisseau de la Sâne Morte, un moulin comportant trois artifices.

Ainsi vit le jour, ce petit bâtiment qui existe encore. Ce document nous permet une datation exacte.

C'est le plus petit des moulins de l'endroit. On peut passer par l'Abergement sans le voir, car la route qui mène à Montpont par la Bouvatière, sur laquelle il se trouve, a l'air de vouloir jouer à saute mouton avec lui, passant au ras de sa toiture, ce qui lui a valu le nom du moulin *encrotté*, traduire par, non pas sali de crotte, mais enterré, mis au fond d'un creux.

Si l'on remonte à bien des années, les caprices de l'aménagement communal routier de l'endroit et la construction d'un double pont enjambant la Sâne morte, rivière que le sieur Goux appelait simplement ruisseau, où est implanté ce moulin, ont provoqué un tel relèvement, afin que la route demeure en cas de crues, hors de portée des inondations, qu'elle se trouve maintenant à hauteur du toit, bien rabattu comme dans toutes les maisons bressanes, sur des murs qui ne dépassent guère leurs deux mètres de haut. Pour entrer au moulin par la porte de l'*huteau*, il faut presque baisser la tête.

Si l'on y vient à pied, l'eau attire inévitablement le regard avec quelques brassées de petites fleurs jaunes, qui tentent de retrouver leur pâle reflet dans les eaux boueuses. Il y eut un temps, de beaux nénuphars roses, genre lotus, qui ont, hélas, disparu pour de bon depuis des années. C'est alors que l'on découvre plus loin, au fond d'une amenée de tôle, bien rouillée maintenant, un vestige du passé devenu rare, une roue à pales, certainement l'une des dernières du département, qui doit sa survie au *fiautre* du dernier meunier, Henri, le Claude, qui ne manque pas d'adresse et d'obstination et s'y est attelé tout l'été 1995 sous les avalanches de questions des curieux, toujours les mêmes :

- Alors, c'est quand qu'elle va t'y tourner ?

Ça a pris du temps, de la peine, des kilomètres de route à faire jusqu'à la boutique de bricolage la plus proche pour trouver assez de résine afin de combler les cicatrices de pourriture de plus en plus profondes dans le coeur de chêne. Sans s'arrêter de siffler joyeusement entre ses dents comme il le fait toujours, le Claude n'en n'a pas démordu.

- Eh bien oui, elle tourne maintenant.



*Le moulin de l'Abergement, vers 1960*



*Le moulin de l'Abergement, en 2008*

La roue, de belle taille, comporte 18 pales enchâssées sur les branches d'un cercle de fer lui-même serti en son moyeu sur un cœur de chêne taillé en pans hexagonaux ; elle est fixe, non pendante comme celles des moulins de la Loue, un peu plus haut dans le Jura, qui peuvent suivre la montée des crues par des positions plus ou moins hautes. Celle de l'Abergement n'a pas le choix, si les eaux montent, elle ne tourne plus, vissée dans son carcan de fer. Il lui faudra attendre la décrue.

Elle ne tourne plus depuis longtemps, n'étant plus que joliment décorative sur son panneau de bois récemment rajeuni, la dernière crue de 2002 ayant failli emporter le mur tout entier ; les planches détremées battant au vent, bousculées par le remous n'auraient pas tenu un an de plus, il avait fallu engager d'urgence une vraie restauration.

Le piéton, souvent un pêcheur, s'arrête, séduit, trouve l'endroit paisible et vient déplier sa ligne entre deux bouquets de viornes envahissantes. Le coin a ses habitués, voisins et amis qui viennent pêcher en solitaires avec plus ou moins de bonheur. S'ils n'ont rien pris, ils ont du moins été tout le jour, bercés par le chantonement de la rivière qui coule à petit bruit des fentes de l'écluse et du rebord de l'amenée qui laisse toujours passer sa petite rigole au doux refrain monotone, refrain dont on prend à peine conscience tant il devient vite familier. Un discret chuchotement seulement perçu des hérons et des poules d'eau qui logent ici.

En 2007 le moulin n'est plus qu'une façade sur laquelle un bignonia envahissant a pris ses aises, mais il abrite toujours une paire de meules sur un artifice complet que le temps et les crues, hélas fréquentes, mettent à mal sans peine. Les araignées s'y sont installées définitivement sachant qu'elles ne seront plus dérangées et tissent au plus haut de la belle charpente de chêne qui défie le temps, des édifices inaccessibles.

Sur le petit tableau noir où les clients laissaient leur nom et le nombre des sacs déposés, des visiteurs indésirables tracent des gribouillis. Nous n'entendons plus tonner le gros moteur Ballot, qui a fait, après l'arrêt de la roue, tourner le moulin des années durant. Henri a été le dernier meunier de l'endroit, après Pierre son père, et Pierre-François, le grand-père qui y a vécu et élevé trois filles avec sa femme Josette, qui était, dit-on, la bonté même et une maîtresse femme. Ne l'étaient-elles pas toutes, les femmes de ce pays laborieux, qui savaient tout faire et s'attelaient à toutes les tâches ?

J'imagine ce que ce moulin pouvait avoir d'inconfortable pour une famille. Attenante à l'écurie, une seule pièce, l'huteau de dimensions modestes avec le poêle noir à trois trous où l'eau bouillait en permanence pour les besoins de la cuisine et de la vaisselle, huteau que la famille abandonnait si la rivière montait jusqu'à noyer le feu, pour aller se réfugier jusqu'au hameau de l'Abergement, distant d'une montée où l'on ne risquait plus rien.

Dans cet *huteau*, comme mobilier, on trouvait une armoire achetée, m'a t-on dit, un écu en salle des ventes, un lit pour les parents et un second pour les trois filles, il n'y avait sûrement pas grand' chose d'autre.

Une grosse solive au plafond conserve l'emplacement de la niche où chacun déposait sa cuillère après usage.



On vivait sur le jardin qui fournissait tous les légumes, s'il y avait une vache à l'étable, c'était tout.

En ce temps, la roue remplissait son office, je crois même qu'il y en eut deux, mais il n'en reste pas trace, elle tournait avec tant de lenteur, entraînant la meule, que le meunier avait le temps, sa pioche à la main, de s'en aller sarcler les pommes de terre ou le maïs jusqu'au champ voisin, sachant qu'il y en avait pour des heures à moudre le grain versé dans la trémie. C'est à l'oreille que le meunier savait s'il était temps d'en remettre, la meule plus légère, tournait plus vite. Vous savez bien la chanson : Meunier tu dors, ton moulin va trop vite, ton moulin va trop fort... C'est basé sur la stricte vérité.

Je ne sais rien de ce temps lointain, sinon qu'il devait être très dur, la nourriture chiche et les sous rares. Il y avait pourtant un cheval à l'écurie pour livrer la mouture chez le client et même un valet, qui s'appelait Béron Glade... Et comme tous les chevaux, la bête avait été baptisée Nénette. Il fallait donc pour la Nénette, du fourrage pour l'hiver qui se coupait à la main, à la faux, dans le pré attendant au moulin, les faucheuses mécaniques ne viendraient que plus tard et seulement dans les fermes suffisamment importantes pour faire un tel investissement.

Une génération plus tard, j'ai vu ma grand'mère, menant par le licou, sa vache à pâturer sur les bas-côtés de la route. La mère Josette a dû le faire avant elle. De plus, ça entretenait le paysage ! Il fallait tirer parti de tout.

Pierre, le second meunier a suivi par la force des choses, les progrès de la technique et équipé le moulin qui le faisait vivre, lui et sa famille, (il avait fait cinq enfants à sa Guillaude, Fernande, Renée, Roger, Louise et Henri, le petit dernier, qui serait à son tour meunier), d'un gros moteur de péniche, un Ballot, perché sur un haut socle de fonte qui ne craignait pas l'eau et pouvait tourner par tous les temps.

C'était un semblant d'aisance qui lui avait permis de bâtir, de l'autre côté de la rivière, le long du bois des Voissières, une ferme plus spacieuse comportant, en plus des deux *huteaux* contigus, une grange et une écurie, où il y avait place pour plusieurs laitières et leurs veaux. Il y avait aussi un poulailler et une soue pour le cochon nourri de la farine que le meunier avait le droit de prendre sur la mouture.

Pour en arriver là, Pierre avait travaillé plusieurs années, comme commis au grand moulin de Louhans et avant son mariage, la Guillaude, fine cuisinière, s'était placée en maison bourgeoise, pour y gagner au moins l'argent de son trousseau, comme bon nombre de filles des fonds de nos campagnes de France, qui partaient en ville, louer leurs bras.

Plus tard, en s'associant avec des cousins, Pierre avait même pu faire l'achat de l'une des toutes premières moissonneuses-batteuses, ce qui était une révolution pour l'époque. Je ne suis pas sûre que l'affaire ait bien marché.

Il reste des photos jaunies de cette aventure autour de laquelle, outre la peine du travail fourni, il demeure certainement le souvenir de tous les bons moments de table que procurent les journées de battage, et les canons de gros rouge qui vont avec.

La batteuse avait été revendue, et avec cet argent, avant la guerre, Pierre s'était acheté une « pétrolette », une petite moto dont il me reste le souvenir avec le bonnet de cuir brun à oreillettes que mon grand' père ne quittait guère. Il s'en allait avec, sans prévenir, comme on le fait souvent en Bresse, dîner à Cousance chez sa sœur Fine et l'oncle Fléchon, son beau-frère, un charpentier de qualité qui avait réalisé la charpente de la maison des Voissières, charpente qui tient encore. Eux aussi, avant de s'installer, s'en étaient allés travailler jusqu'en région parisienne, pour se faire quelques sous. L'oncle y avait appris à faire de escaliers tournants, ce que personne ne savait encore faire ici et qui lui avait valu une grande renommée.

Pierre, comme beaucoup d'hommes de ce temps, qui chiquaient souvent, avait la sale habitude de cracher par terre. Je ne suis pas sûre qu'il savait s'en abstenir lorsqu'il dînait à Cousance. Plus personne ne peut nous le dire maintenant qu'ils sont tous passés de vie à trépas. C'était dans l'ordre des choses.

Dans son exercice, Pierre, à cause de la farine qui volait partout, était toujours vêtu de velours clair. En gros sabots qui *berloutaient* sous des pantalons de velours, il ajoutait à sa mise, la coquetterie d'un gilet assorti, avec la chaîne de sa montre oignon qui pendait du gousset. Cette montre était un outil de travail, il pouvait ainsi contrôler la durée de la mouture, et savoir le temps qui lui restait avant de devoir remonter au pied des meules, remettre un sac.

Le pépé était bel homme, nous avons de lui, une photo de son service militaire qu'il a fait dans les dragons où il arbore fièrement un casque de cuivre à la queue de cheval somptueuse, telles qu'en portent encore aujourd'hui les Gardes Républicains de la capitale. On dit aussi qu'il avait des maîtresses, dont une certaine Rosalie, dont la maison était distante de quelques tours de roues de vélo, qu'il partait voir à la tombée du jour, ce qui avait de quoi mettre en rage la Guillaude dont le fort caractère était bien connu. Les voisins de l'Abergement ont encore en mémoire, pour les plus anciens, les échos des sonores algarades, qui s'échangeaient d'un bord de la rivière à l'autre.

La Guillaude, forte gaillarde qui n'avait peur de rien, aurait pu, si elle l'avait voulu, se venger vertement des ces sortes d'offenses. C'est la petite fille de Jean Badrouillet qui me l'a rapporté, et l'anecdote est bien connue. Un jour qu'il était venu au moulin, au plus fort de l'hiver, quand il gèle à pierre fendre, son culéron de sac en travers de sa bicyclette, il l'avait joyeusement interpellée en disant :

- Guillaude, j'ai la bite gelée ! Ce qui a dû faire rire tout le monde.

On n'en sait pas plus sur l'histoire, ni si la Guillaude l'a réchauffé, mais cela prouve au moins, que par tous les temps on avait ici, le cœur joyeux et la langue verte.

Vers les années 50, le meunier atteint par l'âge, c'est Henri, son fils, qui avait pris le relais peu à peu.

C'était à lui le plus souvent qu'incombaient la rude tâche de la mise en route et le démarrage du Ballot. Après avoir chauffé longuement à la lampe à souder, l'allumeur de la chambre à gaz, pour en tester la force, il tirait en arrière le large volant de mise en route, d'un grand coup, au moyen d'un pieu de bois enfoncé dans les ouvertures aménagées sur le pourtour du cercle de fer, pour voir à quelle vitesse il repartirait dans le bon sens, entraînant, au moyen d'une large courroie de cuir, l'ensemble des engrenages qui se mordant les dents l'un l'autre, iraient jusqu'au culot de fonte de la meule, ébranler l'ensemble.

C'était un spectacle fascinant, de voir mon père, un gaillard comme on n'en fait plus, le volant tournant à plein régime, s'approcher du monstre grondant, la lourde courroie de cuir à l'épaule, venant d'un coup bien ajusté, en coiffer le moyeu, à la volée, ce qui entraînait tout l'ensemble. C'était à mains nues, le combat de l'homme seul contre la machine menaçante, immobile mais dangereuse, prête à le broyer si par malheur un pan de sa chemise s'était pris à la courroie de cuir. Je n'ose imaginer le carnage, il est bien connu que dans les moulins, certains commis y ont laissé un bras. Ce souvenir m'émeut encore et demeure, indélébile, figé dans la mémoire.

Le moteur, alors, se répandait en joyeux teufs-teufs, ébranlant tout l'édifice, qui pourtant tenait bon, bien campé sur des soutènements de pierre. Ces petites demeures faites pour durer, sont plus solides qu'elles n'en ont l'air. Les murs qui ont pris leurs marques, ont l'air de s'arc-bouter au sol pour ne pas couler vers la rivière et se sont figés en de curieuses courbures.

Le grondement du Ballot était pour les voisins, à portée de son, le signal qu'ils pouvaient atteler la carriole et venir déposer, sur le muret de pierre qui longe la route, les moutures dont ils avaient besoin. La clientèle du moulin se limitait au voisinage le plus proche, cela faisait une économie de trois kilomètres pour le cheval qui n'aurait pas à aller jusqu'au village, au grand moulin de Pierre Coulon.



Moteur Ballot

Mais peu à peu, les fermes importantes, après la guerre, s'étant équipées de broyeurs à domicile, ont obligé le vieux moulin à prendre sa retraite. Henri ne faisait moudre qu'un jour par semaine, le samedi, qui aurait dû être son jour de repos, car il était camionneur les autres jours de la semaine. Fallait-il avoir la santé pour tenir le coup à un tel régime. A chaque sac, du muret au pesage, puis à la trémie, il fallait se passer sur la nuque, une petite centaine de kilos de grains, puis, réduit en farine, le reprendre du pesage à la charrette pour le retour, ce qui faisait pour le meunier, quatre opérations au moins, et la charge pour les épaules de cette force de la nature, d'un demi quintal. Peut-on imaginer une telle somme de travail à fournir en un jour à notre époque où les activités humaines, (rémunérées) tendent à être réduites à 35 h. la semaine...

Cela se passait entre les années 50 et 60.

Dans ces années là, les pierres de moulin étaient encore *rhabillées* à la main. Henri a probablement été l'un des derniers meuniers à savoir le faire et c'était une opération délicate. Un appareil de levage à vis permettait, par un demi cercle de fer venant coiffer la meulière, de l'ôter de son logement, et la maintenir debout, le temps du rhabillage. Le meunier assis sur un sac de jute, à même la pierre, chaussé de lunettes neutres, qui, avant lui avaient appartenues à son père et restaient piquetées d'éclats, se mettait à l'ouvrage, sachant qu'il en aurait pour des heures, sinon des jours.

La pierre du dessous, la dormante, était en ciment, sillonnée de rayonnages qui partaient du centre. Il fallait les reprendre un par un et les recreuser périodiquement. Les traces d'usure étaient déterminées par le passage d'une grande règle de bois teintée d'ocre rouge qui y laissait ses marques. Il fallait pour ce travail tout un jeu de marteaux spéciaux, les bouchardes à têtes carrées ou à pointes et surtout une infinie patience. Des jours entiers, le moulin résonnait du monotone martèlement du fer contre la pierre qui renvoyait de minuscules éclats jusque sur les bras du meunier.

Le temps a passé, le moulin est toujours là, la rivière a creusé un peu plus ses méandres, et serpente au travers des prés qui n'ont pas changé de nom, le crève-cœur, la petite vigne, le champ de la Louise, car il a appartenu un temps à une dame de ce nom. Il n'est plus question d'aller rincer ses draps à la rivière, devenue trop boueuse, pourtant, il semble que l'on ait jusque là, échappé à la pollution, puisque les pêcheurs lui sont restés fidèles.

Les habitants de ce lieu, sont tous maintenant au cimetière de Ste-Croix. Nous posons nos mains, Claude et moi sur les poignées des portes où ils ont mis les leurs. Nous essayons de maintenir debout les biens qu'ils nous ont transmis. Le vieux saule est mort de vieillesse, écartelé en trois morceaux, et le chêne de la cour, planté par mon père lorsqu'il avait onze ans, nous cause bien des tracas avec les dégâts de branches et de glands qu'il nous déverse à chaque automne.

La rivière n'en démord pas, elle chantonne toujours son petit air quand elle n'a pas ses sautes d'humeur qui lui font lécher les pieds du Ballot, toujours vissé au sol, qui semble s'en moquer et, stoïque, attend que ça se passe.

Les hérons s'y prélassent avec les ragondins dont on se passerait bien. Nous avons mis trois canards sur la rivière, comme dans la chanson et je vous laisse imaginer la belle vie qu'ils mènent ici. Les voir arriver en file indienne, en se dandinant, les pattes en dedans et l'œil gentil, est toujours un amusement pour les amis qui viennent nous voir. Que faire d'autre que leur donner une poignée de grains qu'on est allé chercher chez Pierre Coulon, au grand moulin du village, moulin qui lui, a une toute autre histoire que je ne saurais vous conter.

La Yane.

Tout a commencé par un texte écrit dans le premier bulletin de notre association puis ce furent des demandes : « Dis, raconte-nous ta vie ? ». C'est ainsi que Muguette a retracé pour sa famille les grands moments de sa vie de femme, lorsqu'elle est arrivée à Sainte-Croix venue rejoindre l'homme de sa vie.

Nous ne publierons pas l'intégralité de ces « mémoires » mais simplement quelques extraits sans doute communs à de nombreux lecteurs...

## **Une famille bressane, 1948-2009** **(extraits)**

(...) La toilette du bébé n'était pas celle de l'an 2000. Nous n'avions pas de produits « spécial bébé », genre lait et crème nettoyants. Une bonne grosse cuvette avec de l'eau tiède suffisait. Elle faisait office de baignoire. Je lui lavais le visage avec du coton hydrophile. Un peu de savon moussant servait de shampooing. Le tout était sérieusement rincé et séché. Pour la coiffure, une petite brosse douce – celle qui est toujours en service maintenant – faisait l'affaire.

Les fesses s'étaient autre chose. Le plus gros étant enlevé, je les lavais avec une éponge achetée en pharmacie. En fait, les gestes lavage, rinçage étaient les mêmes que pour le visage. Pourtant, en plus, il fallait bien insister sur les plis entre les jambes, le derrière, et bien talquer ensuite. Quelquefois, je lui passais de l'huile d'amande douce. Le moment de l'emballer était crucial. Il fallait bien recouvrir et éviter les « dégâts » qui pouvaient déborder. D'abord sur les fesses, je mettais une pointe en tissu éponge qui « recevait » le plus gros. Ensuite, une couche en coton avec en plus, un gros linge en molleton qui terminait le tout. Quand je dis terminait, ce n'est pas tout à fait exact. Le tout était replié autour du petit corps du bébé et soutenu par un « bou-iyi ». Je ne peux pas écrire ce mot patois en français, mais il s'agissait d'un genre de corset en grosse toile avec brides et lacets. On serrait le tout et je peux vous dire que l'enfant était parfaitement tenu. Cette coutume m'a paru bizarre, mais maintenant, j'étais bressane<sup>1</sup> !

Je la recouchais dans son petit lit blanc à barreaux. Mes parents me l'avaient envoyé de Cosne. Il a vu dormir les quatre enfants Robin et les quatre enfants Colas. Le matelas était en dépouille de maïs séché. C'était très courant en Bresse (plus tard, j'ai fait faire un petit matelas en laine à une dame qui habitait près de la gare). Tu peux maintenant te reposer ma fille, maman l'a bien mérité !

Ce qu'il faut expliquer et qui est important, c'est la « corvée » des lessives.

Le linge blanc était mis à bouillir avec les couches de bébé, sur la cuisinière de la maison. Pour cela, il avait fallu se procurer une grande lessiveuse. De temps en temps, on y mettait également les draps. Les habits de couleur trempaient depuis le matin dans un grand baquet rempli d'eau chaude additionnée de lessive. Le moment venu, on les frottait sur une planche à l'aide d'une brosse en chiendent et de « l'huile de coude ». Les habits de travail masculins étaient très maculés. Il faut penser qu'avec le bétail et le matériel, ils avaient toutes les raisons d'être très sales. Ensuite donc, direction la mare. Là, une nouvelle planche, plus large était installée en profondeur pour faciliter le rinçage. D'un côté, on avait le linge chaud, de l'autre le seau qui recevait le linge débarrassé de toute mousse.

---

<sup>1</sup> Muguette est originaire du Sancerrois : elle a épousé un sainte-croyat à 17 ans. (Ndlr)

L'hiver, l'eau gelait fortement. Il fallait casser la glace pour faire un trou abordable. A cette époque, les gants de protection nous étaient inconnus. Il fallait faire le plus vite possible car les mains souffraient en passant du très chaud au très froid. Je me souviens d'un jour où ma belle-mère est tombée dans le trou. Si son fils, Maurice, ne l'avait pas aperçue, que serait-elle devenue ? On n'ose pas y penser, mais je crois qu'il lui a sauvé la vie. Il arriva même qu'un animal (un porc souvent) disparut que l'on retrouvait plus tard au moment du dégel.

L'été heureusement, la corvée des lessives était plus agréable. Nous descendions à la rivière avec tout notre matériel sur un char. Nous pouvions étendre notre linge sur des fils, dehors, en plein soleil, il séchait très vite. L'hiver, bien sûr, il était étendu à la maison près du feu. Nous n'avions pas de supports spéciaux, de séchoirs. Nous avions dans chaque maison un fil ou même deux que les hommes installaient d'un côté à l'autre au-dessus du poêle. Ces fils partaient des poutres du plafond et survolaient la chaleur. Des fers à repasser (des piataines) étaient toujours en attente sur la cuisinière et l'on s'en servait au besoin.



(...) Nous devons quitter les lieux en novembre pour aller nous installer à La Frette<sup>2</sup>. (...) Je n'ai même pas vu la maison avant de m'y installer. De toute façon, nous n'avions pas le choix. L'extérieur était bressan avec colombages. Quant à l'intérieur, il était vraiment très rudimentaire avec de gros trous dans le carrelage de « carrons ». Le puits se trouvait à 500 mètres (le rêve, quoi !)

Nous devons nous y installer le 11 novembre, jour de la Saint-Martin, comme le voulait la coutume. Les baux de fermage étaient tous à cette date. Ils étaient valables neuf ans avec le droit de partir tous les trois ans, sous condition bien sûr.

Avant ce déménagement, ma deuxième fille allait voir le jour. Pas de maternité à Louhans : il a fallu aller à Bourg-en-Bresse. Ce fut M. Gilbert Charbouillot qui a fait le taxi. L'accouchement fut bien moins long que le premier. A 15 heures, le 13 septembre 1950, Josiane a mis le nez dehors. Dans ma chambre se trouvaient neuf autres mamans puisque le nombre de lits était de dix. Les bébés couchaient dans leur berceau, au pied du lit maternel. Dix jours ont passé, le taxi est revenu et je suis rentrée avec mon deuxième précieux fardeau. J'ai donc redoublé de courage pour assumer le travail de maman et celui de la ferme. J'ai élevé au sein ce nouveau poupon et je m'en suis occupée exactement comme de sa sœur aînée.

Novembre arriva, le départ se précisait. Maman était venue pour m'aider un peu. Elle avait apporté une espèce de petit lit pliant qui nous fut bien utile par la suite.

Les hommes ont chargé les meubles sur les chars. Trois vaches composant notre cheptel ont suivi. Ce n'était pas un cadeau. Nous les avons remboursées à mon beau-père petit à petit. Dans deux petites pièces pour se loger, il fallait faire des prouesses. La chambre n'était pas très grande, mais nous arrivions, au début, à y dormir tous les quatre. Plus tard, nous avons acheté un lit d'occasion à deux places que nous avons mis dans la grande pièce.

---

<sup>2</sup> La Frette est un hameau de Sainte-Croix où la belle-famille de Muguette possédait une ferme. Elle et sa famille quittèrent la ferme de Châtillon où ils vivaient pour s'y installer sur la volonté de son beau-père. (Ndlr)

Cette grande pièce, c'était l'hutau. Elle servait de cuisine et de salle à manger. Au milieu trônait une grande cheminée. Dessous, notre poêle nous servait pour le chauffage et pour la cuisine. Nous ne connaissions pas le gaz. Nous avions le simple minimum, un buffet, une table et des chaises, mais ça a marché. Dans la « chambrette » se trouvait une très grande pierre d'évier avec un trou percé dans le mur par lequel l'eau usée s'écoulait directement dehors. Deux fois par jour, nous descendions au puits avec nos deux seaux. Le matin, Maurice était de corvée. Dans la journée, c'était mon tour. Nous réservions cette eau pour les usages alimentaires. L'eau de la mare était utilisée pour les usages ménagers et pour les animaux.

Pour la toilette, il fallait un grand baquet et chacun se chargeait de frotter le dos de l'autre. Pour les besoins naturels, c'était direction l'écurie. Nous étions tous à la même enseigne et quand je dis tous, c'est tout le monde à la campagne.

La vie à la Frette, (...), c'était cela, tout du moins au début car, plus tard, le modernisme avec l'eau courante est arrivée progressivement.



*La famille devant la ferme de La Frette*

(...) Nous avons noué de bonnes relations avec nos voisins. Odette s'est souvent occupée des petites quand je devais m'absenter. Tout à côté, habitaient Roger et sa vieille maman Constance. Ils vivaient encore comme au Moyen-Âge. La maison était un peu, même beaucoup, un bazar. Constance cuisinait sur son très vieux poêle noir, dans sa marmite. Elle n'était pas malheureuse n'ayant connu que cette vie là. Ce qui est sûr, c'est que l'endroit était chaleureux et que nous aimions aller la voir. Elle faisait de très bons « matefaims » (des crêpes, en français) Je connais trois gourmandes qui en ont largement profité. Il y aurait bien d'autres choses à en dire de cette brave femme. J'ai bu souvent le café vers elle mais, elle, ne venait jamais chez les autres. Quant à Roger, quand il n'avait pas bu, il était très intelligent et lui, contrairement à sa mère, était souvent chez nous. Il rentrait du marché avec des grillades de porc. Je me devais de les faire griller pour tout le monde et nous les dégustions à la même table. Ce sont ces petites choses qui font des souvenirs. Ces deux êtres que nous avons côtoyés sont aujourd'hui tous les deux disparus.

Odette et Henri étaient, comme nous, agriculteurs. Comme nous d'ailleurs, ils cultivaient leurs six hectares de terrain avec un cheval. Ils travaient également leurs quatre vaches. Au début, nous faisons du beurre avec un mal fou car, en été, nous n'avons pas d'endroit frais. Quelquefois, nous ne pouvions le vendre au marché car il était de mauvaise qualité. Au bout de quelques années, le laitier a fait le ramassage des bidons. Une semaine, Henri les emmenait à la route dans une petite remorque, la semaine suivante c'était Maurice. Nous nous étions arrangés pour ce service. Ceux qui revenaient vides le lendemain, nous allions les chercher pour le nettoyage mais, bien sûr, après le passage du laitier. Nous faisons partie de la laiterie de Varennes-Saint-Sauveur (commune proche) qui transformait le lait en beurre et fromages.

Plus tard encore, les exigences et les normes sont arrivées avec l'entrée dans l'Europe et il a fallu utiliser des tanks de refroidissement. On nous payait à la qualité du lait, en fonction des résultats d'analyses conduites à l'improviste par le « ramasseur ». Il fallait donc bien nourrir les vaches. L'été, en plus de l'herbe des pâturages, on leur donnait de la farine spéciale achetée au moulin de Sainte-Croix. Quand Maurice attelait le « Castor », il mettait sur le char du grain à moudre. Il revenait bien plus tard avec tout ce chargement. (...) L'hiver, nous nourrissions notre cheptel avec le foin récolté à la bonne saison et y ajoutions de la farine et enfin de la paille.

(...) Dans l'agriculture, pas de temps perdu. Quand le moment était venu, il fallait y aller. Il faut dire que souvent les intempéries n'arrangeaient pas les choses. J'ai par ailleurs, dans une revue du village, nommé justement « Mémoires de village »<sup>3</sup>, évoqué et raconté tout ce travail en détail. Je ne veux pas ici me répéter. En ce qui concerne les femmes, les tâches étaient multiples. Outre la maison, les enfants, il fallait s'occuper des bêtes à nourrir et à traire. Il fallait, bien sûr, aider le mari aux champs. Les premières années, Maurice cultivait à l'ancienne avec son cheval, notre héros, ce bon Castor. Par conscience ou par crainte, le chef de famille n'a jamais voulu s'équiper de matériel moderne. Il a préféré aider son frère Pierre qui, lui s'était modernisé, avait quitté Chatillon et avait acheté une ferme à Promby. La distance s'était allongée et mon mari a dû faire beaucoup de kilomètres sur sa mobylette. En contrepartie, bien sûr, Pierre venait faire avec son matériel les gros travaux sur notre petite exploitation de six hectares. Je me demande toujours si l'équité était respectée... !



« Ce bon Castor... »

Restant seule, surtout l'été, il me fallait m'occuper des animaux : la pâtée à la volaille, les grains à donner, l'herbe pour les lapins, c'était de la « rigolade ». Par contre, gros problème avec les vaches. Je les conduisais au pâturage. L'étable, alors vide, je chargeais le fumier sur une brouette à l'aide de ma fourche (une « trin ») pour aller le jeter sur le tas de fumier. Le sol étant nettoyé, j'y étendais de la paille propre, leur litière donc. A l'heure de la traite, je me devais d'aller chercher mes vaches au pré. Je les rentrais, les attachais à leur place (qu'elles connaissaient parfaitement). Leur pis était soigneusement lavé et essuyé. Je pouvais alors m'asseoir sur mon petit tabouret à trois pieds, en ayant pris soin de bien attacher la queue de chaque vache pour éviter d'en recevoir les coups sur le visage. Ouf, je récoltais alors le lait dans ma « greleute » (seau à lait). Comme je l'ai déjà indiqué, les premières années, on se servait de bidons que l'on emmenait à la route pour le ramassage, plus tard, on le conservait

---

<sup>3</sup> « Mémoires de village » volume 1, pages 21 à 25

dans un tank et le camion-citerne venait le chercher directement à la ferme. Je reviens à ma corvée dans l'écurie quand nous avons des veaux à faire téter sous leur mère. Quelquefois, et même souvent, ils approchaient les cent / cent cinquante kilos. Il n'était pas facile de manipuler seule ce « petit monde ». Il fallait tenir bon, ça je m'en souviendrai toujours. Il m'est arrivé qu'ils s'échappent au dehors. Heureusement pour moi, il se trouvait toujours un voisin ou une voisine serviable pour me le récupérer.

Ce qu'il faut dire également, c'est qu'à cette époque, l'insémination artificielle n'existait pas. Il fallait mener les vaches « en chaleur » à la saillie. Maurice se chargeait de cette corvée en conduisant la « Bardeutte » chez son père qui avait un taureau. Il lui passait une corde autour du cou et il s'en allait à pied, d'abord par la route, puis à travers bois. Si ce n'était pas jour de classe, une fille était de la promenade ce qui donnait l'occasion de voir les grands-parents. L'été, la rivière étant plus basse, on pouvait la traverser à gué. Cela permettait de gagner beaucoup de temps.



*Mugette s'occupant des cochons*

Mugette



## **Sainte-Croix, village de Bresse (épisode 3)**

### **Occupation d'hiver**

Pendant les journées d'hiver les hommes de nos campagnes se rendaient au bois pour y fabriquer leur chauffage et pour certains vendre leur supplément aux artisans et commerçants du bourg ainsi qu'à certaines personnes dont les moyens physiques ne leur permettaient pas de s'y rendre.

Nos bûcherons achetaient du taillis ou des frâches de chênes pour avoir seulement pour eux le tronc et les telles. Ils ne se plaignaient pas et pensaient y gagner leur vie.

Les sabotiers comme notre père faisaient aussi abattre leurs bouleaux pour les telles et le dessus coupé bien sûr assez loin.

Le bois étant délimité par « cantons » au fur et à mesure qu'il était coupé, il était aligné, le gros bois était séparé des petites branches avec lesquelles on faisait les fagots qui servaient à allumer le feu.

Ceux-ci étaient fabriqués avec soins, les brindilles au milieu bien rangées et les gros morceaux sur les côtés.

Nos anciens étaient fiers du résultat. Le supplément était vendu et livré à la demande. Ils étaient heureux de se retrouver et de manger ensemble leur casse croûte autour d'un bon feu.

Pour les bois communaux, d'après une loi ancestrale, ils étaient répartis entre certains quartiers.

Au printemps :

C'était le moment de planter les pommes de terre et le maïs. Par la suite, arrivait le sarclage de l'un et l'autre. Puis, il fallait ramasser les doryphores qui venaient d'arriver chez nous.

### **Occupation d'été :**

C'était la période des foins qu'il fallait à cette époque couper à la faux au petit jour, vers 4 heures du matin. Un voisin de mon beau-père allait faucher au pré du moulin, avant de prendre son travail à 8 heures au moulin de Sainte Croix.

Le dire n'est rien, le faire est autre chose.

Par la suite la faux a été remplacée par la faucheuse de marque « Deering » si mes souvenirs sont bons.

L'après-midi, il fallait tourner le foin coupé tôt le matin, puis dans l'après midi, le retourner à nouveau afin de le faire sécher de part et d'autre, le mettre en raies, puis en tas si le temps menaçait.

Le lendemain, il était possible de le rentrer, le char était préparé avec soin afin d'éviter que le contenu ne se renverse au retour, ce qui malheureusement arrivait parfois et ce n'était pas une mince affaire.

Au mois de juillet c'était les moissons : orge, avoine, seigle et blé. Ce travail se faisait à la faux, munie d'une monture en bois avec quatre lames cintrées afin de coucher la moisson d'un même côté. Plus tard bien sûr, ce travail était à la faucheuse.

La dernière journée de travail, celle où l'on prenait « le renard », donnait lieu à un bon repas et à quelques réjouissances. Mais le jour le plus attendu était celui des battages.

## **L'entrepreneur de battages**

C'était un métier qui occupait son homme quelques mois dans l'année.

A Sainte Croix, mon ami et voisin Henri Courville, était mécanicien, et l'hiver il travaillait à réviser, nettoyer et entretenir son matériel afin qu'il soit au point pour la prochaine saison, (il avait d'ailleurs un goût marqué pour la mécanique.

Le jour du battage ce n'était pas une mince affaire, il fallait véhiculer son chaudron en le déplaçant, traîner la charrette d'huile de graissage et de briquettes. Les roues métalliques crissaient sur la pierre pour arriver dans certaines maisons à forte côte. Ainsi à la citadelle chez le père Félix chez lequel il fallait monter la batteuse avec des vaches dressées (m'a-t-on dit). Ensuite ce fut un cheval qui ne put monter le chaudron à domicile. Les bœufs de notre ami Claude Marie emmenèrent tranquillement mais sûrement la locomotive à la citadelle.

Toute la famille était sur le pas de la porte pour assister à l'arrivée de ces deux engins, l'air joyeux. Les enfants du hameau suivaient car pour eux c'était une belle journée qui se préparait.

La batteuse débuta au 19<sup>ème</sup> siècle et mit fin à l'antique pratique du « fléau » quel progrès !

Le matériel régional venait de Louhans « Vadot et Alaise » mais la batteuse de notre voisin était une « Bredoux » de Nevers. La campagne de battages commençait vers le 14 juillet.

L'entrepreneur avait recruté, pour ce dur travail, un chauffeur et un engreneur, il faisait chaud, on dormait peu, on mangeait bien, mais certains buvaient trop !

Au début de la campagne, l'entrepreneur parcourait les hameaux avec sa bicyclette puis ensuite avec sa camionnette, afin de récupérer des clients et constituer son emploi du temps.

Aussitôt arrivés dans la cour du client, les ouvriers s'affairaient, il fallait placer le chaudron et la batteuse bien en ligne. Le patron ou le chauffeur, prenant un peu de recul, vérifiait l'alignement des poulies destinées à recevoir la grande courroie, il fallait à l'aide du cric faire glisser les roues à gauche ou à droite, soulever, par ci ou par là, afin de procéder au calage. La courroie enroulée autour des poulies, le chauffeur vérifiait la tension de cette dernière.

La haute cheminée du chaudron était dressée, munie de son chapeau de toile métallique pour éviter, qu'éventuellement, des étincelles s'échappent et communiquent le feu à la paille. On plaçait quelques briquettes dans le foyer pour rétablir la pression nécessaire et c'est alors que le chauffeur appuyait sur le levier de mise en marche. Les bielles démarraient, les boules du régulateur se soulevaient et tournaient de plus en plus vite. Actionnée par les poulies, la courroie tournait, un grondement sourd s'élevait et la batteuse démarrait, les brasse-paille se mettaient en route, et c'était parti !

Chacun se mettait au travail fixé. Il fallait avancer les gerbes et les mettre sur la batteuse, un jeune homme coupait les liens et présentait les gerbes défaites à l'engreneur qui enfouissait celles-ci par petites poignées dans la gueule de la batteuse.

La paille était portée par de jeunes gars assez forts car il fallait monter les fourchées sur le paillis, ce dernier monté par deux spécialistes, bien d'aplomb.

A la longueur du « paillis », les gens évaluaient l'importance de l'exploitation.

Il fallait aussi des « costauds » pour monter les sacs de grains au grenier.

Les résidus appelés « le ballot » étaient transportés dans un « van ». Le porteur n'avait pas la meilleure place car il avalait une bonne dose de poussière. Il avait l'avantage de ne pas travailler à la chaîne mais tranquillement. Parfois, certains farceurs chargeaient son « van » d'une brique pour l'alourdir....

Pour désaltérer les travailleurs, deux jeunes filles leur offraient : bière, vin rouge parfois coupé d'eau (il est vrai qu'avec la chaleur, les têtes auraient pu tourner...) Et ils avaient très soif car ils transpiraient abondamment... chacun bien sûr buvait dans le même verre.

Le propriétaire de la ferme venait de temps en temps voir sortir « le grain » en en recueillant dans le creux de sa main.

La récolte est bonne, disait-il, on boira un bon coup ce soir et nous ferons « la fête »

En général, la maîtresse de maison avait préparé un bon repas : charcuterie, civet de lapin, et souvent rôti accompagné de soissons, fromage et dessert, le tout arrosé de vin courant et suivi de la « goutte » (parfois plusieurs litres !)

Le soir, les gens avaient le temps de bien se restaurer, mais à midi, il fallait faire vite car certains suivaient la machine à battre dans une autre exploitation.

Lorsque la saison était terminée, notre voisin Henri qui s'était équipé d'un tracteur Lang (marque allemande) se rendait avec son fils Albert et son personnel, dans le Jura où les moissons étaient plus tardives qu'en Bresse : Cressia, Orgelet, la Tour du Meix et autres. Là-bas, on voyait d'autres gens et une autre façon de vivre.

Ils redescendaient un mois plus tard et avant de rentrer sa batteuse, le patron s'installait sur la place du village pour y battre quelques voitures de sarrasin, c'était le blé noir destiné aux animaux de la ferme. Certaines familles faisaient des gaufres de sarrasin. Les champs de sarrasin aux fleurs blanches étaient moins beaux que ceux de colza qui offrent un beau tapis de fleurs jaunes.

Les gaudes (bouillie de maïs) la soupe, les pommes de terre, les haricots secs et le lard, parfois les gaufres de sarrasin étaient la nourriture courante de cette époque.

### **Au sujet de battages**

Pendant ma captivité au camp de Voves en Beauce où j'ai passé deux mois avec comme nourriture du mauvais pain accompagné de saindoux, j'ai souffert de dysenterie et de paludisme. Je n'en serais pas revenu si mes amis ne m'avaient pas soutenu pour sortir du camp.

Nous avons entendu dire que les allemands fournissaient de la main d'œuvre aux agriculteurs de la région. Belle aubaine ! Avec mes deux amis Gossuin et Canon, nous nous sommes présentés. Un entrepreneur de battages demandait des ouvriers, nous étions partants. J'avais dit à mes amis, me rappelant de mes battages en Bresse, que nous allions bien manger tous les jours.

Nous étions début août et il fallait que les battages se fassent au plus vite pour emmener une bonne part de la récolte chez l'occupant, en Allemagne.

### **Un peu de liberté**

Arrivés chez notre nouveau patron, celui-ci nous fait prendre un bain, nous en avons grand besoin... Puis, il nous donna des bleus de travail et après avoir mangé, nous partions à notre première demi-journée de battage. Nous étions affectés au port de la paille et des sacs de grains.

Le soir, le travail terminé, nous attendions le moment du repas après nous être au préalable débarbouillés sous la pompe.

Ne voyant plus personne dans la cour, nous sommes allés nous pointer à la maison. « Trop tard » dit le chauffeur, nous avons terminé le repas et vous attendrez à demain. Nous avons trop tardé... mais c'était bien un mauvais début...

Nous revenions au temps où, en Bresse, vers les années 1900, où lorsque le grand Volot (commis) fermait son couteau, tous les ouvriers devaient avoir terminé le repas...

Le lendemain, après avoir dormi dans la paille à l'étable, nous étions prêts à l'heure, « 6 heures du matin ». Le petit déjeuner consistait en un morceau de fromage accompagné de pain et d'une tasse d'orge grillée.

A midi, c'était pommes de terre bouillies avec lard et le soir, pommes de terre « en ragoût ». Je me suis fait « charrier » par mes camarades qui s'attendaient à bien mieux ! Pendant six mois, nous avons eu les mêmes menus, mais qu'importe, nous étions déjà assurés de manger « à notre faim ».

Les habitants de cette région étaient au point de vue social, en retard de vingt ans sur notre Bresse. Il y avait les gros propriétaires de 600 hectares et plus, et les ouvriers agricoles vraiment méprisés. Au cours des repas, il y avait trois tables : celle des propriétaires, celle des gars de la batterie et celle des ouvriers comme nous (qui étaient vraiment méprisés)

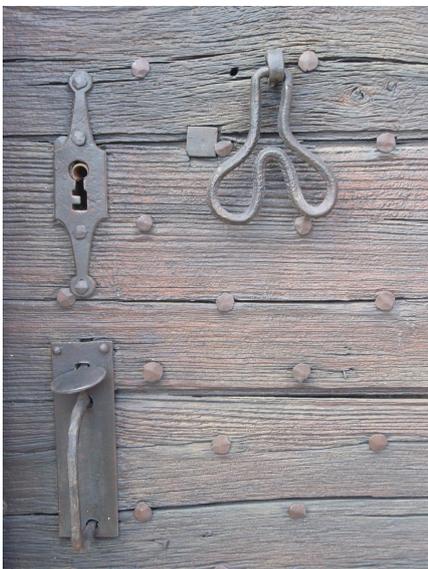
En Bresse, il y avait plus de considération.

Camille Bernardot (†)

## *Ouvrez l'œil!...*

Histoire de regarder différemment ce qui nous entoure au quotidien, saurez-vous situer ces quelques vues prises dans le village ?... Solutions dans le prochain numéro...

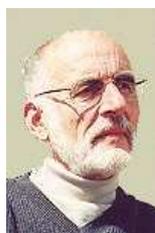
\*\*\*



### **Solutions des numéros précédents :** ***Mémoires de Village, tome 2***

- 1) Ancienne borne (trace de la voie romaine ?) située dans un champ face à la croix de Labare.
- 2) Médaillon présenté en façade de la mairie.
- 3) Plaque commémorative apposée en 2000 en la chapelle seigneuriale de l'église.
- 4) Cloche de l'ancienne école des filles située autrefois aux faubourgs (prolongement du bâtiment accueillant l'épicerie avant qu'elle ne soit au centre bourg).

**Solution : Mémoires de Village, tome 3 « Ecoliers d'hier et d'aujourd'hui » :  
 Qui est qui ? Le trombinoscope de l'association d'Artagnan**



Claude Brémenson



Claude Damiens



Colette Crus



Dominique Angels



Eliane Brémenson



Frédéric Damiens



Adeline Culas



Michèle Gauci



Monique Louis



Mugette Colas



Josée Pondemer



Bertrand de Beaurepaire



Marie-Ange Gaillard



Félicitations à tous ceux qui ont eu le coup d'œil lors de l'exposition « Ecoliers d'hier et d'aujourd'hui » et sont repartis avec leur bon point !...

# *Sainte-Croix d'hier et d'aujourd'hui*

Comme dans les numéros précédents, petit saut dans le passé...

\*\*\*









## *Sainte-Croix et ses histoires*

C'est avec joie que nous avons reçu la contribution de Josiane Paris ; avec peine que nous la publions, Josiane nous ayant quitté au moment de la mise en page de ce bulletin.

Bressane de cœur et de souche, voilà plusieurs années qu'elle se penchait sur le passé de sa famille à travers les archives et c'est de ces kilomètres d'écritures qu'elle réussit à redonner vie à ses ancêtres habitant, entre autres, la ferme des Piguets. Un très beau travail et un grand honneur pour l'Association de pouvoir publier cette saga que nous aurions aimé poursuivre au prochain épisode...

\*\*\*

### **LES PIGUETS de 1836 à 1901, à travers le recensement de la population**

**Le site internet « archives départementales de Saône et Loire » a mis en ligne, il y a quelques mois, la rubrique « recensement de la population » Ceci m'a permis de suivre l'évolution des deux familles résidant à la ferme des Piguets de 1836 à 1901 : les CHARBOUILLOT et les BUCHAILLARD.**

Je dédie cette recherche à la famille **Vittelaro**. Je les remercie tout particulièrement d'avoir accueilli maman venue en curieuse voir la ferme natale de sa grande tante Clémence, émigrée à Paris : les « **tzipezze** ». Elle l'avait moult fois entendue évoquer sentimentalement, sans indications précises pour autant.

M et Mme Vitellaro lui ont raconté qu'il y avait encore en place les cuillères des ouvriers agricoles, suspendues dans la grande poutre, chacun se servant lui-même, les lits en fer, le four à pain qu'il a été obligé de détruire. Il a beaucoup travaillé à sauver cette ferme de sa lente destruction, tout en préservant son caractère bressan, tant dans le style que dans la tradition avicole.

Lorsque je l'ai découverte moi-même, j'ai été saisie par sa taille peu ordinaire. Dans le même temps la revue Brixia publiait un article faisant apparaître qu'elle faisait partie du **marquisat de Sainte Croix**.

Elle est constituée de **trois grands bâtiments autour d'une cour centrale. Elle est isolée au milieu de 80 hectares constituant l'exploitation**. La vaste cour avec un puits était commune aux deux familles. Cette ferme, pour moi, est intéressante à observer, tant parce qu'elle faisait partie du domaine du marquisat, que parce que la famille Charbouillot, qui y a travaillé, faisait partie de mes ancêtres.

Je vais tenter de partager avec vous l'histoire des deux familles ayant exploité cette grande ferme dans ce petit coin de Sainte-Croix, et réanimer ainsi la vie de nos ancêtres.

Je dédie donc cette recherche également :

- à la famille Buchaillard, et principalement à **M. Lucien Buchaillard** 96 ans résidant à Bruailles, descendant direct, qui nous a reçu chaleureusement, mais qui n'a pas de souvenirs de cette ferme.
- à mes petits cousins les enfants **Ludivine et Corentin Bourcet** des Pendants à Chatenay,
- et à **Adeline Culas**, notre présidente de l'association, résidant également aux Pendants de Chatenay.

L'Histoire les a curieusement réunis, car c'est précisément là où ils sont installés aujourd'hui, que l'histoire commence .....  
( Petite aparté : Chatenay se disait Chatenet ).....

Il était une fois... **le couple Jean Claude Charbouillot marié à Jeanne Marie Perrot** ; ils vivaient aux Pendants de Chatenay, **il y a deux siècles**. C'étaient les ancêtres communs de Ludivine, Corentin et Adeline. Nous verrons plus loin le lien de ce couple avec Les Piguets.

#### **Revenons aux archives.**

Au recensement, en **1836**, le **recenseur ne distinguait pas les hameaux**, il mettait bout à bout tous les habitants de Sainte Croix ; **au deuxième, en 1841, ils apparaissent** sous la forme d'une belle écriture liée, calligraphiée en gras ; ce n'est **qu'au troisième, en 1846, que l'on trouve l'appellation « les Piguets »** ; auparavant, la ferme était recensée avec « l'Abergement ».

Je peux donc la distinguer en 1836 : ce sont les familles Buchaillard et Charbouillot qui l'occupent :

- **JOSEPH BUCHAILLARD, 45 ans, marié à MARIE REINE MARECHAL, 45 ans / 3 enfants / 5 domestiques**

- **JEAN CHARBOUILLOT, 31 ans, marié à JEANNE MARIE GOUX, 31 ans / 3 enfants / 5 domestiques**

C'était une **grande ferme du domaine seigneurial**. D'autres recherches (notamment les baux de location de 1874 et 1878 pour les 2 familles) ont permis de préciser qu'elle comportait **80 ha exploités par moitié par les deux familles** ; c'est ce qui justifie le nombre important de domestiques.

**« Quand les deux familles se sont-elles installées aux Piguets ? »**

**Ma curiosité a été piquée. En remontant le temps, voici ce que j'ai trouvé.**

#### **B) famille BUCHAILLARD / MARECHAL**

La famille MARECHAL est originaire de Montpont.

**Marie Reine Maréchal a épousé Joseph Buchaillard le 30/12/1812**, et vit à Châtillon où naît leur premier fils Claude Marie en 1813.

On trouve le nom de Maréchal aux Piguets dès 1814.

Sur l'acte de naissance de Claude Maréchal **en date du 16/07/1814, on voit : « né aux Piguets où ses parents Jean Maréchal marié à Françoise Danjean résident »** Jean est le frère de Marie Reine.

Entre 1814 et 1818, **Jean « glisse » des Piguets au domaine seigneurial de Courfoulot** ; en effet, une fille Benoite naît du couple à « Courfoulot » en 1818.

On retrouve Jean et Marie Françoise dans le recensement de 1836 ; ils y resteront, puis leurs enfants, durant plusieurs décennies.

Leur autre frère, **Benoit Maréchal, se marie à Charlotte Genetet le 21/03/1818**. Leur **fils Jean naît « aux Piguets » le 29/12/1819**. Soit il a pris la place de son frère en 1818, soit qu'il était déjà célibataire.

**Quand Joseph et Marie Reine s'installent-ils aux Piguets ?** L'acte de naissance de Benoit, leur second fils ne comporte pas d'indications permettant de dater. Ils y resteront, eux aussi, avec leur descendance jusqu'à la vente de la ferme, aux Vittelaro, il y a à peine une vingtaine d'années.

C) famille CHARBOUILLOT / GOUX

Revenons à notre couple Jean Claude CHARBOUILLOT marié à Jeanne Marie Perrot  
Jean Claude est le fils de Jean ...son demi-frère s'appelle Jean...son fils s'appellera  
Jean ! Les deux frères habitent Chatenay.

Jean Claude s'est marié à Jeanne Marie Perrot le 27/02/1786, en pleine période prérévolutionnaire.

Ils connaîtront la Révolution, le calendrier révolutionnaire, Solnan le nouveau nom de Sainte-Croix, le hameau de Tagiset voisin érigé en commune de l'Ain, l'Empire, les soulèvements révolutionnaires et les royautés...

Ils ont, entre autres, deux fils qui nous intéressent : Pierre l'aîné né le 24/06/1801 et Jean le cadet né le 29/09/1805

Ils habitent aux « Pendants » à Chatenay, précision que j'ai trouvée sur l'acte de décès du fils Pierre.

Dans l'ancien relevé cadastral, la ferme numérotée 739 à 741 appartient à Jean Claude. Elle est située sur les hauteurs de Chatenay, là où l'on aperçoit les premiers contreforts du Jura., là où Ludivine et Corentin habitent.

Pierre se marie en 1823, Jean a 18 ans.

En 1830, perturbations familiales :

Le 8 et le 15 janvier, les deux frères Jean et Jean Claude décèdent. La ferme revient à Pierre.

Le 10 octobre, Jean (fils cadet) 25 ans, se marie à son tour à Jeanne Marie Goux, 25 ans, de Tagiset, (hameau voisin de Chatenay)

L'année 1830, s'inscrit dans un contexte local et national particulier :

- Le Marquis de Sainte-Croix, Eugène de Renouard laisse son mandat de maire de la commune (il a été 3 fois maire de la commune), il décède en 1831 ; c'est son fils Albert de Renouard qui prend la suite.

- Au plan national, c'est « la révolution des 3 glorieuses » : soulèvement contre Charles X, roi très attaché aux conceptions et aux valeurs de l'ancien régime. Louis Philippe lui succède pour une politique plus libérale en associant aux affaires publiques la bourgeoisie industrielle et financière.

Ce soulèvement s'est situé dans le contexte d'un hiver 1829-1830 particulièrement rigoureux, les autres saisons étant pluvieuses. Comme 1827 et 1828, ce fut une année de médiocres récoltes, impliquant des prix élevés pour les substances, et un report du pouvoir d'achat sur le pain.

Faut-il voir dans le décès des deux frères la conséquence de l'hiver rigoureux de 1829-1830 ?

C'est peut-être ce grand changement et la naissance de leur fille Marie Claudine née le 31 août de l'année suivante, qui poussera Jean et Jeanne Marie à aller postuler l'exploitation de la ferme des Piguets.

On peut donc situer la présence des Charbouillot aux Piguets entre 1831, naissance de Marie Claudine « à Chatenay » et le 12/01/1833, naissance de Jean Pierre « aux Piguets ».

### **Dans les différents recensements,**

Les « **chefs de ménage** » (aujourd'hui, on dit « chef de famille ») des familles Buchaillard et Charbouillot, se verront attribuer la profession de « **fermiers** » en 1841, « **cultivateurs** » en 1846, « **fermiers propriétaires cultivateurs** » en 1851, « **cultivateurs fermiers** » en 1876, « **propriétaires fermiers** » en 1881 enfin « **cultivateurs fermiers** ».

Les deux familles n'étaient propriétaires, ni des bâtiments, ni des terres qu'elles exploitaient. Par contre, en dehors de cela, d'un côté comme de l'autre, elles étaient propriétaires de nombreuses terres. Cette particularité explique, entre autre, la raison pour laquelle elles ont été choisies pour exploiter la ferme.

Exemple, extrait du bail de 1874 : « hypothèque : A la sûreté et pour garantir du paiement des fermages de ce bail, de la restitution du cheptel, des dommages et intérêts et des réserves, les preneurs ont spécialement affecté et hypothéqué tous les immeubles leurs appartenant séparément ou indivisément à quelque titre que ce soit, en nature de bâtiments, terres, prés et bois... » .

C'était donc une caution, l'assurance pour le marquis de percevoir les loyers sans problèmes.

Sur le bail de 1874, ce loyer annuel était de 2000 francs soit l'équivalent de 4 belles pouliches de l'âge de 4 ans, avec, en sus 6 chapons gras, 6 poulets de grains, 500 kilos de paille et 10 kilos de beurre frais, l'obligation de faire moudre le grain dans le moulin du marquis. Le bail de l'exploitation comprenait en effet le prêt d'un cheptel de 500 francs, soit l'équivalent d'une pouliche de 4 ans.

### **Les « chefs de ménage » pour les deux familles, entre 1836 et 1901, seront :**

**B) Buchaillard :** après Joseph et Marie Reine, il y aura les enfants Jean et Marie puis Jean Marie Constantin et Marie.

**C) Charbouillot :** après Jean et Jeanne Marie, il y aura les enfants Etienne et Marie Claudine puis Claude marie Jules et Florence.

### **En voici l'évolution, recensements après recensements :**

#### **1836**

**B) Buchaillard :** Joseph 45 ans « chef de ménage » et Marie Reine 43 ans, déjà cités ci-dessus

**3 enfants :** *Claude Marie* 23 ans (.././18..), *Benoit* 20 ans (1/11/1815), *Jean* 15 ans (1818)

#### **5 domestiques**

**C) Charbouillot :** Jean 31 ans « chef de ménage » et Jeanne Marie 31 ans, déjà cités ci-dessus

**3 enfants :** *Marie Claudine* 5 ans (31/08/1831), *Jean Pierre* 3 ans (12/01/1833), *Louis* 1 an (7/03/1835)

#### **5 domestiques**

#### **1841**

**B) Buchaillard :** **2 enfants :** idem *Claude Marie* 28 ans et *Jean* 20 ans ...

*Benoit* 21 ans s'étant marié le 25/08/1836 à *Marie Claudine Genetet* 26 ans (11/12/1817), fille de Jean Genetet et Marie Marichy de L'Abergement, il s'en va à La Chapelle-Naude.

**4 domestiques :** 2 hommes et 2 femmes

**C) Charbouillot :** **5 enfants :** idem *Marie Claudine/ Jean Pierre/ Louis* et ...naissances de *Etienne* 4 ans (22/08/1837) *Claudine* 1 an (20/11/1840)

**7 domestiques :** 5 hommes et 2 femmes

**1846**

**B) Buchaillard :** idem *Claude Marie* 32 ans ...et **une nouvelle famille : le 23/08/1841, Jean 23 ans s'est marié à Marie Genetet 22 ans (15/08/1819), sœur de la précédente ; ainsi les 2 frères se sont mariés avec les 2 sœurs. Ils restent aux Piguets.**

**3 enfants issus du couple :** *Jean* 4 ans / *Benoit* 3 ans / *Marie Caroline* 1 an

**6 domestiques :** 3 hommes 24, 19, 17 ans et 3 femmes 19, 15, 12 ans

**C) Charbouillot : 4 enfants :** idem *Marie Claudine* / *Jean Pierre* / *Louis* / *Etienne* ...et *Claudine* décédée à presque 4 ans (1844)

**6 domestiques :** 4 hommes 29, 25, 21, 16 ans et 2 femmes 32 et 18 ans

**En 1851, l'officier recenseur devait indiquer le métier de chacun, ou tout du moins ses ressources ;**

Ainsi voyons-nous **noté le métier** de « **berger** » pour de très jeunes enfants ou « **filz/fille vivant du travail** des précédents » pour des nourrissons.

**1851**

**B) Buchaillard :** *Joseph* 60 ans, toujours chef de ménage, avec *Marie Reine* 58 ans

*Claude Marie* est décédé à 33 ans (1851)

**La famille** de *Jean* 32 ans et *Marie* 30 ans : **5 enfants :** idem *Jean* 9 ans « **berger** » / *Marie Caroline* 6 ans « **bergère** » et *Joseph* 4 ans / *Marie Louise* 2 ans / *Florence* 1 mois « **vivant de leur travail** » ...et *Benoit* décédé à 3 ans (1846)

**6 domestiques :** 4 hommes de 26, 21, 16 et 13 ans « **berger** » et 2 femmes de 19 et 18 ans

**C) Charbouillot :** *Jean* et *Jeanne Marie* ont 45 ans

**5 enfants :** idem *Marie Claudine* / *Jean Pierre* / *Louis* / *Etienne* 13 ans « **berger** »... et naissance de *Marie Caroline* 3 ans (2/04/1848)

**4 domestiques :** 2 hommes 26 et 19 ans et 2 femmes 22 et 9 ans « **bergère** »

**1856**

**B) Buchaillard :** *Joseph* décède à 63 ans (1854) / *Marie Reine* 63 ans « **rentière** » est « **seule à son ménage** »

**Jean 37 ans devient chef de ménage avec Marie Genetet 35 ans**

**6 enfants :** idem *Jean* / *Marie Caroline* / *Joseph* / *Marie Louise* / *Florence* ...et naissance de *Jean Marie Constantin* 3ans (19/03/1853)

**6 domestiques :** 4 hommes 22, 20, 19 et 17 ans et 2 femmes 22 et 20 ans

**C) Charbouillot : 4 enfants :** idem *Jean Pierre* / *Louis* / *Etienne* / *Marie Caroline* 8ans ...et *Marie Claudine* s'étant mariée le 14/06/1855 avec *Joseph Julien* 27 ans, fils de *Pierre Julien* et *Claudine Perrin de Lavy*, elle va vivre aux **Pendants de Chatenay. Adeline descend en ligne directe de ce couple. Ludivine, Corentin, et moi-même descendons en ligne directe de son frère Etienne**, qui, lui, restera, comme on le verra, aux Piguets.

**2 domestiques :** 1 homme 15 ans et 1 femme 27 ans

**1861**

**B) Buchaillard : 5 enfants :** idem *Caroline* / *Joseph* / *Marie Louise* / *Florence* / *Jean Marie Constantin*

*Jean, l'aîné* 19 ans, se marie le 24/03/1861 à *Jeanne Marie Perret* 19 ans. Ils vivront aux Piguets un certain temps.

**5 domestiques :** 2 hommes 27 et 25 ans et 3 femmes 28, 21 et 19 ans

*Marie Reine* décède à 66 ans (1859)

**C) Charbouillot : 4 enfants :** idem *Jean Pierre* 28 ans / *Louis* 26 ans / *Etienne* 22 ans / *Marie Caroline* 13 ans

**4 domestiques :** 3 hommes 26, 20, 14 ans et 1 femme 24 ans

## 1866

**B) Buchaillard :** *Jean* 48 ans, toujours chef de ménage, avec *Marie Genetet* 45 ans (voir aparté ci-dessous)

**4 enfants :** idem *Joseph* 18 ans / *Marie Louise* 16 ans / *Florence* 15 ans / *Jean Marie Constantin* 14 ans

*Caroline* n'est plus à la ferme

**4 domestiques :** 3 hommes 25, 23 et 16 ans et 1 femme 9 ans « bergère »

**C) Charbouillot :** *Jean* 60 ans toujours chef de ménage, et *Jeanne Marie* 60 ans

**3 enfants :** *Jean Pierre* 32 ans / *Louis* 30 ans / *Marie Caroline* 18 ans.

**Grand changement : une nouvelle famille : Etienne 28 ans se marie le 11/12/1865 à Marie Claudine Genetet 20 ans.....** . C'est la nièce de *Marie Genetet* mariée à *Jean* (ci-dessus), donc la cousine germaine de *Joseph*, *Marie Louise*, *Florence* et *Jean Marie Buchaillard* nommés ci-dessus.

**Ainsi, à dater de ce jour, les deux familles Buchaillard et Charbouillot vont développer des relations familiales, en plus de leurs relations de colocataires.**

**2 domestiques :** 2 hommes 16 et 11 ans

## 1872

**B) Buchaillard :** **2 enfants :** idem *Marie Louise* 21 ans / *Jean Marie Constantin* 18 ans... et *Joseph* 23 ans et *Florence* 20 ans ne sont plus à la ferme

**6 domestiques :** 4 hommes 27, 20, 16 et 11 ans « berger » et 2 femmes 22 et 16 ans

**C) Charbouillot : grands changements :**

*Etienne* 34 ans et *Marie Claudine* 27 ans deviennent chefs de ménage

*Jean* et *Jeanne Marie* tous deux 65 ans se retirent dans leur ferme de Tagiset avec *Jean Pierre* 37 ans.

Le 2/10/1871, *Louis* 36 ans se marie avec *Marie Joséphine Vandroux* 20 ans, de Tagiset et il vit aux Pendants dans le même bâtiment de ferme que sa soeur *Marie Claudine* (source : recensement 1872)

*Marie Caroline* se marie en 1869 à *Jean Claude Vuillot de Montpont* (mais elle décèdera en 1874.)

**Restent 3 enfants de Etienne et Marie Claudine :** *Claude Marie Jules* 5 ans (29 /11 /1866) / *Emile* 3 ans (3/06/1869) / *Jean* 1 an (3/06/1869)

**4 domestiques :** 3 hommes 25, 17 et 10 ans « berger » et 1 femme 22 ans.

La revue Brixia évoque **une inscription sur une tuile de la toiture de l'habitation « 1870, entourée de motifs doubles ondoyants »** : à mon avis elle s'inscrit parfaitement dans le contexte ci-dessus développé.

## 1876

**B) Buchaillard :** idem *Jean Marie Constantin* 23 ans

*Marie Louise* 26 ans s'est mariée en 1874 à *Trumence Colinet* de Louhans.

**8 domestiques :** 5 hommes 22, 20, 19, 19 et 16 ans et 3 femmes 24, 16 et 13 ans

**C) Charbouillot :** 6 enfants : idem *Claude Marie Jules* / *Emile* 6 ans / *Jean Claude* ... et naissance de *Claude Marie Henri* 4 ans (15/02/1873), *Florence* 1 an (11/01/1875), *Etienne* 1 mois (3/10/1876)

**4 domestiques :** 4 hommes 21, 19, 16 et 15 ans

**1881**

**B) Buchaillard : Jean 64 ans toujours chef de ménage, avec Marie 62 ans**

*Jean Marie Constantin 21 ans se marie le 26/10/1879 à Marie Charbouillot 21 ans, née le..... Elle est originaire de Montpont et n'a pas de parenté avec les Charbouillot colocataires. On peut aussi penser, que c'est à travers elle, indirectement, qu'une autre famille Charbouillot arrivera aux Piguets*

4 enfants de.....Florence 14 ans petite fille de Jean, Léontine 9 ans, *Hippolyte* 1 an (15/12/1880), fils de J.M.C. et de Marie

**3 domestiques** : 2 hommes 19 et 14 ans et 1 femme 16 ans

**C) Charbouillot : Etienne 44 ans toujours chef de ménage avec Marie Claudine 36 ans**

**9 enfants** : idem *Claude Marie Jules / Emile / Jean Claude / Claude Marie Henri / Etienne...et naissances de Lucien 3 ans (4/10/1878) Clément 2 ans (24/05/1879) Clémence 1 an (25/08/1880) Valentine 2 mois (22/10/1881), mais décès de Florence 2 ans en 1877.*

Notons que *Jean Charbouillot* retiré à Tagiset **décède à l'âge de 74 ans** (le 26/02/1880), son épouse est toujours à Tagiset avec son fils *Jean Pierre* célibataire.

**4 domestiques** : 2 hommes 24 et 18 ans et 2 femmes 24 et 16 ans.

**1886**

**B) Buchaillard : grands changements :**

*Jean Marie Constantin 33 ans devient chef de ménage avec Marie 25 ans*

**3 enfants** : idem *Hippolyte...et naissances de Trumence 3 ans (30/11/1883) / Marcel 1 an (27/04/1885.)*

*Jean Pierre Charbouillot 66 ans père de Marie, habitant à Montpont, vient habiter aux Piguets.*

**6 domestiques** : 5 hommes 26, 18, 13, 10 ans «berger » et 1 femme 20 ans

**C) Charbouillot : grandes douleurs :**

*Etienne est veuf car Marie Claudine est décédée le 9/02/1883 à 38 ans,*

**Laissant 8 enfants mineurs** qui ont, au recensement : *Claude Marie Jules 19 ans / Emile 17 ans / Jean Claude 15 ans / Claude Marie Henri 13 ans / Etienne 9 ans / Lucien 7 ans / Clémence 5 ans / Valentine 4 ans...Clément étant décédé en 1883, peu avant sa mère, à presque 4 ans.*

*Etienne s'est remarié en 1884 avec Françoise Grevot de la Chapelle-Naude, mais le ménage n'ayant pas marché, elle n'apparaît pas sur le recensement,*

**3 domestiques** : 1 homme 20 ans et 2 femmes 18 et 16 ans

**La famille a traversé une grosse tourmente : Marie Claudine étant cousine germaine de Jean Marie Constantin (se reporter à l'année 1866), on peut penser que les 2 familles se sont fortement entraidées.**

**1891**

**B) Buchaillard : 4 enfants** : idem *Hippolyte / Trumence / Marcel...et la naissance de Marie Caroline 7 mois (14/08/1890)*

**6 domestiques** : 4 hommes 39, 29, 18, 15 ans et 2 femmes 16 et 10 ans

**C) Charbouillot : Etienne, veuf 63 ans**

**7 enfants** : *Lucien 8 ans* décède en 1886, les 5 autres garçons âgés de 24, 22, 20, 18 et 14 ans assurent la main d'œuvre de la ferme. Clémence 10 et Valentine 9 ans sont en pension dans une famille au bourg de Sainte-Croix. Elles vont à l'école (école libre tenue par les religieuses). On peut penser que c'est le Marquis qui est à l'origine de ces bons conseils pour les filles.

**2 domestiques** femmes 22 et 17 ans (pas d'hommes...)

## 1896

**B) Buchaillard : 4 enfants :** idem *Hippolyte, Trumence, Marcel, et Marie Caroline.*

*5 domestiques : 31, 27, 20, 16 et 15 ans et 1 femme 14 ans*

**C) Charbouillot : Etienne 55 ans décède le 23/09/1892, quelques jours avant, (15/09/1892), Claude Marie Jules, l'aîné s'est marié à Florence Charbouillot, autre famille originaire de Montpont, il devient chef de ménage.**

**Ses frères :** *Emile et Claude Marie Henri pour se marier à Marie Benoitte Geoffroy* quittent la ferme, il reste *Jean Claude 25 ans et Etienne 19 ans*

*Claude Marie Jules est nommé tuteur de ses sœurs Clémence et Valentine. Elles aident dans les travaux ménagers de la ferme*

**1 enfant du nouveau couple :** *Jean Pierre Jules (25/07/1894)*

**3 domestiques :** 3 hommes 27, 15 et 13 ans (pas de femmes)

*Claude Marie Jules Charbouillot est encore, rappelons le, cousin issu de germains avec les jeunes Buchaillard. Les deux familles sont donc toujours parentes.*

Sur une **tuile de la toiture est inscrit «1893 grande sécheresse** », météo et sécheresse dans les cœurs...

**Quant à la troisième famille Charbouillot aux Piguets, en la personne de Florence,...**

**Voici une petite histoire ...**

*Claude Marie Jules Charbouillot (famille A) et Marie Charbouillot (famille B)*

Marie, femme de *J.M.C. Buchaillard*, est originaire d'une famille de Montpont. Elle est cousine germaine d'un certain *François Eugène Charbouillot*, de Montpont (famille B encore).

Celui-ci a une fille *Caroline* (toujours famille B...), qui vient se marier à Sainte-Croix, à *Pierre Marie Joseph Charbouillot*, de Recule (une autre famille Charbouillot appelée famille C) : mariage Charbouillot-Charbouillot...

Celui-ci a une jeune sœur **Florence** (toujours famille C...), qu'il présente tout naturellement aux Piguets.

Elle y reste puisqu'elle se marie à **Claude Marie Jules** (famille A) : autre mariage Charbouillot-Charbouillot...la boucle est bouclée !.....tout simple ?... ..

## 1901

Une rubrique « patrons » est ajoutée au recensement

**B) Buchaillard :** *Jean Marie Constantin 48 ans et Marie 42 ans*

**5 enfants :** idem *Hippolyte 21 ans / Trumence 18 ans / Marcel 16 ans / Marie 11 ans* « bergère »...et la naissance de *Charles 5 ans (22/08/96)*.

**3 domestiques :** 1 homme 23 ans et 2 femmes 18 et 13 ans

**C) Charbouillot :** *Claude Marie Jules 33 ans et Florence 33 ans*

Une rubrique « patrons » est ajoutée au recensement

*Etienne 25 ans* a le statut d'« employé » de son frère,

*Jean Claude* a quitté la ferme pour se marier à *Marie Valentine Gille* de la Chapelle Naude le 22/11/1896,

*Clémence* a été placée chez le député maire *Lucien Guillemaut*. Lorsqu'il sera élu sénateur, elle suivra la famille à Paris.

*Valentine* se marie « au premier valet » *Jean Marie Bouillot* le 21/12/1899 : ils vont à Montpont.

**4 enfants :** *Jean Pierre Jules 6 ans...*et la naissance de *Amélie (4/10/1896) Joseph Hippolyte (26/04/1898)*

*Lucien (22/09/1900)*

**5 domestiques :** 3 hommes 30, 18, 13 et 2 femmes 22 et 13 ans

## La Suite

Tout ce petit monde va continuer à travailler durant plusieurs années ensemble.

Les bâtiments seront vendus en 1910 à un Monsieur Loisy, puis à la famille Buchaillard.

**B) Buchaillard :** M Lucien Buchaillard, évoqué au début de cette monographie, nous a raconté « son grand-père Jean Marie s'était allongé auprès de Claude Marie (Charbouillot) à coté du puits, pour faire une petite sieste bien méritée après de durs labeurs. Ils étaient en transpiration, il faisait chaud, il a fait une congestion pulmonaire qui lui a été fatale. »

*Trumence s'établira à Recule, Marie à Bruailles*

*Marcel, Charles célibataires, et leur mère, veuve, poursuivront l'exploitation.*

**C) Charbouillot :** *Claude Marie Jules et Florence* décèdent tous deux en 1921 à 55 et 50 ans, Claude Marie des suites d'un mauvais coup de pied de cheval, Florence de l'opération d'un fibrome.

Les Charbouillot quittent les Piguets.

*Hippolyte* grand blessé de guerre obtient le poste de concierge à la sous-préfecture de Louhans, *Lucien* s'installe à Savigny en Revermont, *Amélie* nous vendra des sabots bressans, au bourg de Sainte-Croix et *Jean Pierre Jules*, arrière-grand-père de *Ludivine et Corentin*, s'installe à Chatenay, aux Pendants, dans la ferme de *Jean Claude*.... « **Il était une fois Jean Claude Charbouillot.....ça y est ! Nous voici revenu au départ .... !** »

## ANNEXES

En 1856, apparaît sur le domaine des Piguets une autre famille : Cannard Louis, propriétaire cultivateur 51 ans et son fils Joseph « berger » 13 ans

En 1861, Cannard Claude Joseph 24 ans « **cultivateur fermier et meunier** » et Cannard Jeanne Marie 54 ans Danjean Marie 15 ans et Prost Simon « berger » 9 ans

En 1866 Vincent Guillaume « **fermier meunier** » 41ans / Loisy Caroline 36 ans son épouse / Vincent Jules 9ans

### Les domestiques :

**A chaque recensement, les noms varient, sauf quelques rares exceptions, ils ont en moyenne entre 15 et 25 ans.**

**Ce sont des ouvriers agricoles pour les hommes, et du personnel de maison pour les femmes. Ils ne sont pas « aux petits soins de leurs patrons » qui travaillent autant qu'eux, mais bien complémentaires, pour des tâches adaptées à leur âge.**

**C'est pourquoi, on note l'emploi de « berger », pour de jeunes enfants, qui étaient donc placés pour apporter un complément à leur famille, ils ont entre 9 ans pour les plus jeunes, jusqu'à 14 ans. Ce sont essentiellement des garçons, employés surtout « à la belle saison ». On note aussi que des noms de famille reviennent : ce sont probablement les frères. Ils employaient aussi d'autres bras disponibles dans la famille.**

**C'est donc vraiment une main d'œuvre d'appoint.**

**Leur nombre varie sans doute en rapport avec les besoins du moment. Je ne sais si la date à laquelle le recenseur passe est régulière dans la saison, ce qui peut entraîner une variation saisonnière sur le recensement.**



*perpetue*



fait grosse en 4 notes  
11/02/1878

Je Parerant Mr. Petitier et son collègue, notaires  
Touhans (Aube et Paris) soussignés.  
Et comparés +

M. Joseph-Faust-Marie-Albert de Renouard, Marquis  
de Sainte Croix, propriétaire, demeurant en son château à  
Sainte Croix, en vertu de la procuration qu'il lui a conférée suivant  
l'acte a. plus ces fonctions, cédé à titre de bail à ferme  
à M. Étienne Charbouillot et - Marie Claudine Genet et  
sa femme, qui il assiste à adresses, propriétaires cultivateurs et fermiers  
demeurant ensemble aux Diguets, commune de Sainte Croix.

Ils présents, acceptant et ratifiant solidairement entre eux  
audit titre.

Un Domaine dit le Domaine des Diguets, situé  
aux Diguets, commune de Sainte Croix, composé de bâtiments  
et habitations et d'exploitations, sol, cours, jardins, terres labourables  
prés, bois, pâtures et accessoires et dépendances et dont la désignation  
cadastrale suit :

M. François Soubel, principal  
clerc de notaire à Touhans,  
domicilié à Somery  
Agissant au nom  
et comme mandataire de

*OCGMC*

acte avec Mr. Petitier  
notaire soussigné, de seize  
mises mil huit cents  
soixante onze, enregistré.

*OCGMC*

Bâtimens & dépendances	
1: Les bâtimens du domaine avec sol, emplacements, cours jardin, et une dépendance d'environ vingt six ares quatre vingt quinze centrais N <sup>o</sup> 249 et 250, section C.	36. 95
Terres labourables	
2: Champ d'Orléans, deux hectares soixante trois ares trois centrais, faisant partie du N <sup>o</sup> 264, section C.	2 63 83
3: Le hêtre Boiteux, deux hectares quatre vingt six huit ares soixante six centrais, N <sup>o</sup> 267 section C.	2 98 70
4: La Plaine, deux hectares quarante quatre ares N <sup>o</sup> 266 et 267 section C.	2 44 .
5: Le Petit Champ contenant quatre vingt huit ares vingt centrais, N <sup>o</sup> 268, section C.	88 20
6: Le Champ d'Orléans, contenant trois hectares quatre vingt six ares huit centrais soixante centrais, N <sup>o</sup> 277 et 278 section C.	3 98 62
7: Le Champ du Compagnon, quatre hectares quatre vingt six ares trente centrais N <sup>o</sup> 279 de la section C.	4 86 30
8: Le hêtre Rouge, contenant quatre hectares quatre vingt deux huit ares quatre vingt centrais N <sup>o</sup> 288 de la section C.	4 98 80
Contenance des terres : vingt deux hectares soixante deux sept ares soixante cinq cent ares . . .	22 77 65

C'est à partir de tels documents conservés aux archives départementales que Josiane a pu retracer l'histoire de sa famille (ici, la première page du bail conclu entre la famille Charbouillot et le marquis de Renouard en 1874)



## *Sainte-Croix et son Histoire*

Pour la troisième fois, Gérard Pelot a eu la gentillesse de nous faire part de son savoir et de ses connaissances concernant les seigneurs de Sainte-Croix, le tout agrémenté de documents illustrant ses propos. La suite dans un prochain numéro bien sûr !

\*\*\*

### **Essai historique sur la seigneurie et les seigneurs de Sainte-Croix (3)**

« En 2007 et 2008, nous avons vu la seigneurie de Sainte-Croix dans les mains de la famille de **Vienne**, notamment celles de **Guillaume de Vienne, seigneur de Saint-Georges et de Sainte-Croix, chevalier de la Toison d'or en 1430, dit « le Grand » et « le Sage », mort en 1437.**

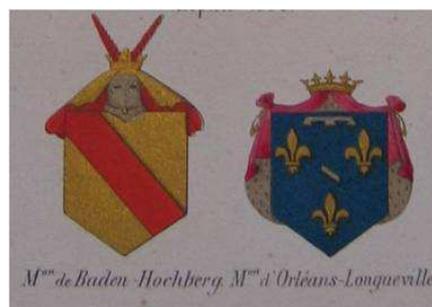
Sa petite-fille, Marguerite, et son mari Rodolphe de **Hochberg** (issu d'une branche cadette de la famille de Bade, au service des ducs de Bourgogne), recueillirent une bonne partie de l'héritage (à partir de 1464), dont Sainte-Croix.

La petite-fille de Rodolphe, **Jeanne**, unique héritière de son père Philippe, transmet son patrimoine, par mariage, à **Louis Ier d'Orléans, duc de Longueville, en 1504 :**  
**Le sceau de Jeanne traduit cette alliance : tenu par un ange aux ailes ouvertes, un écu en forme de losange :**

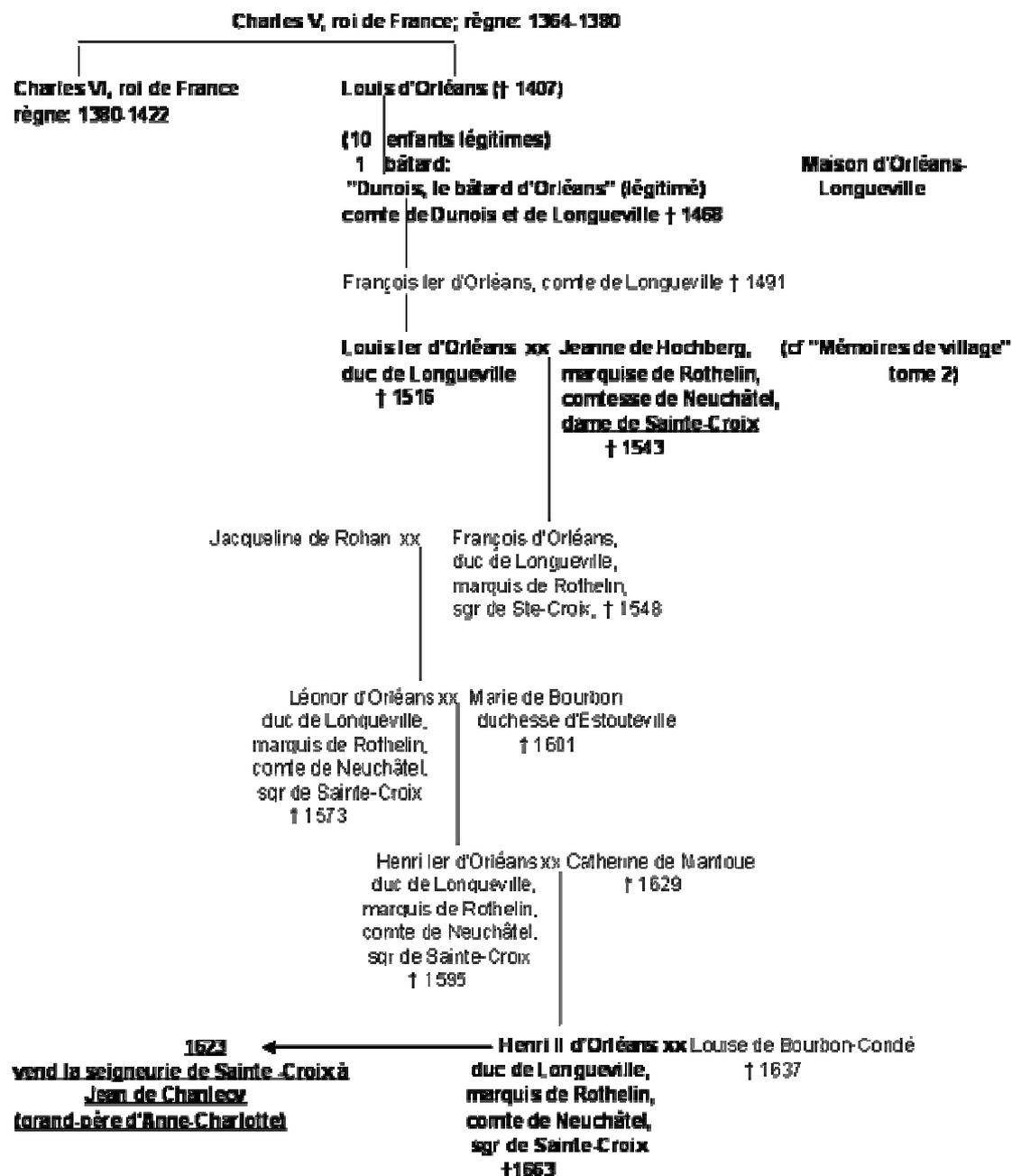


- à gauche, les armes de Bade et de Neuchâtel (Jeanne était comtesse de Neuchâtel) ;

- à droite, les armes de la famille royale française : la fleur de lys.



**Le tableau généalogique** montre la succession des seigneurs de Sainte-Croix, jusqu'à la vente de la seigneurie par Henri II d'Orléans-Longueville **au grand-père d'Anne-Charlotte, en 1623**. La suite est désormais bien connue, grâce à notre Association.



L'année prochaine, nous remonterons au XIII<sup>e</sup> siècle afin de percevoir l'original parcours de la seigneurie de Sainte-Croix jusqu'à son acquisition par la famille de Vienne.

Ainsi, du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous aurons reconstitué, sans lacunes, les appartenances successives de notre châellenie. A l'issue de ces précisions généalogiques, nous aborderons d'autres thèmes. »

Gérard Pelot

## *Comment Anne-Charlotte et d'Artagnan se sont-ils rencontrés ?*

Mariés en 1659, le 5 mars pour le contrat de mariage signé de Louis XIV et de Mazarin, et le 3 avril pour la cérémonie nuptiale, en l'église St André des Arts, toute proche de la maison où les époux s'installeront, nous sommes curieux de savoir *où, quand et comment ils se sont rencontrés.*

Les historiens ont fait des hypothèses....Suivons-les sur ce chemin.

Nous sommes en automne 1658. Anne-Charlotte a 35 ans, veuve depuis cinq ans, elle est Dame des Baronnie de Ste Croix, de la Clayette, de Versailleux en Dombes « et autres lieux ». Elle fréquente la noblesse de la région et séjourne parfois à Chalon où elle a une maison rue aux Fèvres et où réside sa mère, épouse du gouverneur de la citadelle.

D'Artagnan a (probablement) 45 ans. Entré cadet aux Mousquetaires à 17 ans, il est maintenant « Capitaine aux gardes ». Apprécié de Mazarin qui lui a confié des missions diplomatiques - voire secrètes - au cours de la Fronde des Grands Princes qui voulaient secouer le joug de la reine-mère Anne d'Autriche, de Richelieu puis de Mazarin, il a la fonction « la plus enviée du royaume ». Il a l'oreille du roi.

Louis XIV a tout juste 20 ans.

30 ans de guerre contre l'Espagne se sont terminés par le traité de Westphalie, mais les combats continuent dans les Flandres. Mazarin rêve à la paix; Anne d'Autriche rêve de marier son fils avec l'infante Marie-Thérèse, fille aînée de son frère Philippe IV, roi d'Espagne...Faire des propositions directes équivaldrait à les vouer à l'échec. Mazarin imagine donc un stratagème qui consiste à alerter, puis à appâter tout doucement nos partenaires ibériques : Il décide donc de pratiquer l'art de la diversion.

Christine de France, Duchesse de Savoie tante de Louis XIV ne rêvait que du roi de France pour sa fille Marguerite. L'occasion était bonne. Mazarin fit semblant d'entrer dans la combinaison et, tout en prenant bien soin que la nouvelle se répande jusqu'en Espagne, on se donna rendez-vous à Lyon pour la fin novembre 1658.

Pour une affaire aussi importante que la rencontre du Roi avec sa future fiancée, c'était toute la cour qui se déplaçait.

Parti de Paris le 26 octobre, l'imposant cortège de quelques quarante carrosses relia Sens, Auxerre, Montbard, Dijon, Beaune, Chalon sur Saône, Mâcon et parviendra à Lyon le 24 novembre ; la distance d'une étape à une autre variant de 25 à 40 km.

Le Roi se déplaçait à cheval, chaque fois que le temps était propice. Cela lui permettait d'aller de l'un à l'autre ; certaines jeunes femmes chevauchaient parfois avec lui, tout particulièrement Marie Mancini, son amour du moment. Les entrées dans les villes se faisaient immanquablement dans le carrosse royal, celui de la Reine-mère, le jeune Roi se tenant près d'elle. La plupart des villes avaient encore leurs enceintes fortifiées. Les corps constitués avec les milices se portaient au devant du roi, lui présentaient « leurs compliments » et lui remettaient les clés de la ville.

Imaginons à présent quel remue-ménage devait procéder à l'installation de tous ces visiteurs ! Il s'agissait de trouver des logements décentes, des lieux de repas et de repos pour toute la cour, et pour l'escorte composée de valets et domestiques, des gardes du Cardinal, des chevaux-légers, des gendarmes et des mousquetaires !

On se rendait à la messe et aux vêpres, on rendait visite aux religieuses dans leurs couvents, aux malades à l'Hôtel-Dieu et aux parentèles éloignées dans leurs domaines au milieu des vignes ... On prenait son temps ....Mademoiselle de Montpensier cousine du roi, princesse de la Dombes prit même le temps de tomber en admiration devant une délégation de danseurs Bressans venus donner une réception à la cour rassemblée. Elle fut, dit-on, si charmée par leurs costumes qu'elle leur organisa un séjour dans ses domaines à Paris pour le printemps suivant. Ce qui fut fait, disent les chroniques du temps.

Tous ces déplacements se faisaient sous la vigilance des mousquetaires qui ne perdaient jamais de vue leur rôle de garde rapprochée de la Reine et du Roi.

- Enfin ! Où en sommes-nous avec Anne-Charlotte et d'Artagnan ? quand vont-ils paraître dans tout ce décor ?

- On y arrive ! on y arrive !

On arrive place de Beaune à Chalon-sur-Saône. D'Artagnan est du cortège et chevauche en tête de ses mousquetaires. Comme à Beaune, la veille, comme à Tournus les jours suivants, il n'y a pas de souper d'apparat mais un souper simple suivi d'une réception au cours de laquelle leurs Majestés se faisaient présenter la noblesse locale, qu'elles connaissaient de nom et qu'elles aimaient rencontrer.

C'est à cette occasion qu'Anne-Charlotte fit la connaissance de d'Artagnan.

Celui-ci n'avait jamais été marié. Le roi et Mazarin le sachant plus riche de talents que de deniers, il n'est pas impossible qu'ils aient « souhaité » un mariage avec une femme bien née et surtout fortunée. Ce n'est pas par hasard qu'ils ont contresigné par la suite l'un et l'autre le contrat de mariage de Charles-Ogier et Anne-Charlotte.

Rencontrés le 20 novembre, pour avoir passé le contrat de mariage en mars suivant et s'être mariés en avril, il fallait qu'ils se soient vus d'autres fois pour sauter si vite le pas. Peut-être l'a-t-elle retrouvé à Tournus et à Mâcon, faisant route avec le cortège ? En tout cas, Sylvie Monin a certainement raison de penser qu'Anne-Charlotte était du grand souper du 6 janvier 1659 donné à Lyon. Cela permettait d'officialiser les fiançailles.

A l'arrivée à Lyon, tandis qu'on annonçait l'approche de la duchesse de Savoie, on était toujours sans nouvelles des Espagnols. La Reine et son ministre ont dû passer des mauvaises nuits...

Nous savons quant à nous que le piège a fonctionné puisque le mariage avec la princesse espagnole eut lieu l'année suivante, au pays Basque. Mais ceci est une autre histoire...

Josée Pondemer

Sources et remerciements à

Sylvie Monin : *Les Artagnan en Bourgogne*

Henri Sofroniades : *Le grand voyage de Louis XIV à travers la Bourgogne en 1658*

## Le portrait de Madame d'Artagnan retrouvé !...

Dans le numéro 2 des Mémoires de Village, nous avons eu l'occasion de vous présenter le portrait psychologique d'Anne-Charlotte de Champlecy grâce à l'étude de son écriture. A partir de ces éléments, que vous retrouverez ci-dessous, Charlotte Bon, dessinatrice, a dressé un portrait physique de la dame de Sainte-Croix : petite touche d'humour...

\*\*\*

Etude réalisée par Christine Jouishomme,  
Graphologue-conseil,  
Expert en écriture auprès de la cour d'Appel de Paris et la Cour de Cassation,  
pour le compte de l'Association d'Artagnan :

« De la présence, de l'impact associés à de l'agitation donnent le ton chez Anne-Charlotte qui tient coûte que coûte à être vue, considérée et à faire la preuve de son existence. Son écriture dégage d'emblée un climat de turbulence. Portée par un vif besoin d'être au centre, elle ne supporte ni l'indifférence, ni sa solitude et s'emploie à remplir au maximum sa vie dans un bouillonnement perpétuel.

Ni l'équilibre, ni la pondération ne sont donc de mise chez cette femme qui plaît ou ne plaît pas, mais ne laisse personne indifférent. Elle oscille entre des pôles contradictoires, entre allant et retenue, entre besoin et refus de l'autre, entre revendication d'indépendance et besoin d'être protégée, entre féminité et virilité.

Ces aspects conflictuels, ces ambivalences traduisent un tiraillement interne, une tension émotionnelle vive et une intensité manifeste. Fortement impressionnée et troublée par tout ce qui l'entoure, elle est rapidement touchée ; ces perturbations qui peuvent être exprimées ou bien intériorisées prennent rapidement un tour excessif.

Le comportement variable, traduisant une difficulté à trouver une juste mesure d'expression, peut devenir rétif ; l'imprévisibilité n'est jamais loin et les réactions ne sont pas toujours en rapport d'intensité avec les circonstances qui les ont suscitées.

L'alternance d'impassibilité et d'explosion est une manifestation courante de son émotivité et de sa sensibilité suraiguës avec dans le fond une certaine froideur. De ce fait, elle a tendance à dramatiser, à imaginer des complots, à se sentir persécutée, ramenant tout à elle, s'entêtant et campant sur ses positions.

Dans son désir d'être omniprésente, d'être partout, de se mêler de tout et d'exercer pouvoir et autorité, elle complique les choses et s'attire des inimitiés. Elle fascine et repousse. Cette attitude abrite sans doute une réelle anxiété.

Sous l'aspect affirmé, sous le besoin de recueillir les suffrages et la considération sociale, elle cherche à compenser de l'insatisfaction, des frustrations, des peurs cachées, des phobies. La confiance en soi est plus affichée que réelle, mais elle a la volonté de ne pas se laisser aller, de garder la tête haute et en dépit des difficultés et, parfois, des déceptions.

Fière et courageuse aussi, elle a du répondant, de la pugnacité ; elle entend l'emporter sur l'autre, comme si elle devait prendre une revanche sur des moments passés, perçus comme douloureux, comme par exemple l'absence d'un père.

Afin de renforcer sa propre estime, elle ne compte que sur elle-même, se lance des défis, faisant preuve d'une certaine astuce. Elle trouve le ressort, l'ardeur et l'énergie pour s'engager dans des projets, pour franchir des obstacles, atteindre des objectifs.

Néanmoins, si ses aspirations haut placées lui donnent allant et dynamisme, elle a du mal à sérier les problèmes, à hiérarchiser les priorités, à dégager un fil conducteur. Son activité s'apparente davantage à de l'activisme et à de l'effervescence qu'à une ligne de conduite construite de façon organisée et méthodique.

Interventionniste, vigilante, elle peut se montrer pointilleuse, portant un coup d'œil critique et dénigrant. Elle épingle les erreurs, peaufine les détails avec exigence pour conjurer son tumulte intérieur au risque de devenir procédurière.

Bouillonnante, irrationnelle, toujours sur le qui-vive, elle affronte, contrecarre, attaque de façon péremptoire. Ombrageuse, passionnée, exaltée et vindicative, elle est pourtant une femme qui souffre et qui éprouve la nécessité de s'éloigner d'une réalité décevante. Elle lutte contre le découragement avec l'espoir d'un lendemain meilleur. Elle se raccroche à des croyances qui la rassurent, qui la canalisent et lui apportent, l'espace d'un moment, un peu de répit.

A la fin de sa vie, les craintes, l'intensité et les questionnements semblent s'être apaisés. La violence et l'agressivité tempérées ont laissé place à plus de sobriété, voire de renoncement. Le graphisme assagi témoigne d'une personnalité qui s'est modérée. De la réflexion, une certaine pondération, une contenance réservée et un effort soutenu pour maîtriser ses passions émergent. S'agit-il de crainte, du besoin d'être approuvée, de renoncement, autant de questions que l'on peut se poser ?

De la passion et de la théâtralisation, à la mesure  
De la peur du vide, à l'acceptation de la solitude  
Du refus de se soumettre, à l'acceptation.  
De l'agressivité, à la tempérance.  
De l'extériorité à l'intériorité

Ainsi apparaît Anne-Charlotte de Chanlecy, l'indomptable rattrapée par l'inéluctable.»

Anne-Charlotte de Champlecy, épouse d'Artagnan, baronne de Sainte-Croix, par l'artiste Charlotte Bon, avec nos remerciements :





CHATEAU DE SAINTE - CROIX AU XIX° s.

Collection privée: REPRODUCTION INTERDITE

## *15 ans d'association, 15 ans de passions*

Mieux qu'un survol des grands moments ayant constitué les quinze premières années de vie de notre association, laissons la parole à Josée Pondemer, pilier de l'association d'Artagnan ayant très souvent fait office de guide à l'Espace d'Artagnan. Les visiteurs furent nombreux, tout comme les rencontres et les anecdotes...

C'est aussi dans cette rubrique que nous intégrons avec joie et reconnaissance les contributions de Martine Desplans et Marcel Devillard, respectivement maire actuel de Champlecy et maire au moment du jumelage avec Sainte-Croix, pour ces pages « Mémoires croisées »...

\*\*\*

## **...échos de l'Espace d'Artagnan...échos de l'Espace d'Artagnan... échos de l'Espace d'Artagnan... échos**

### ***Paris, Sibérie.***

Un soir, au cours de sa célèbre émission « Faut pas rêver », Sylvain Augier nous emmena à Paris, en Sibérie.

Cet immense village de la taïga sibérienne a été créé par la présence de forçats exilés contraints de vivre là dans des conditions qu'on a peine à imaginer.

Les misérables abris de rondins et de tourbe avaient toutefois formé un îlot d'humanité que, par un magistral pied de nez aux autorités les résidents avaient décidé d'appeler « Paris ». Oui, Paris parce que dans le monde entier, et au goulag plus qu'ailleurs, Paris est synonyme de liberté, égalité, fraternité et droits de l'homme.

Cinquante ans plus tard, le reporter nous conduit le long des rues ; nous découvrons l'église toute pimpante, repeinte de frais, la maison commune, les écoles et... la bibliothèque.

La bibliothécaire présente ses collections avec fierté et tendresse : Certains de ces volumes sont arrivés là depuis bien longtemps, cachés « sous le manteau ». Les célèbres Tolstoï, Gorki et bien sûr Zola et Victor Hugo.

- Quel est votre héros préféré ?

- Oh !pour moi, c'est d'Artagnan ! J'ai toujours été enthousiasmée par les récits de Dumas et d'Artagnan est vraiment le personnage qui représente le courage, la fidélité, la joie de vivre, l'Esprit français !

Chapeau bas, Mme la bibliothécaire !dommage que vous n'ayez pas eu l'occasion de connaître le « vrai » d'Artagnan, il a eu une vie tout aussi brillante, sinon plus, que ce qu'en a raconté Dumas.

## *Houston, Texas*

A l'université de Houston, Texas, un couple de professeurs français fait carrière depuis quinze ans.

Des membres de notre association ont eu l'occasion de les connaître, il y a de nombreuses années, mais pour moi, ce sont de parfaits inconnus lorsqu'ils se présentent pour visiter l'Espace d'Artagnan, en ce dimanche après midi du mois d'août.

Le monsieur est un peu en retrait, un peu distant, muet, la dame est plus « participative ». Nous sommes seuls et je donne le maximum pour rendre la visite vivante, mais ce n'est pas facile d'ajuster son discours si l'on ne sait rien de ceux qui sont en face de vous.

Les commentaires de l'Espace se terminent. Je propose la visite de l'église : la chapelle...le vitrail des Chanlecy... le monsieur a toujours la même attitude. Je suis dépitée de n'avoir pas pu l'intéresser, mais je continue :

« Nous voilà devant la pierre tombale de Etienne de Sainte Croix. Nous ne sommes plus en 1660, mais en 1350 ! Etienne de Ste croix était un « moine écolâtre », un moine enseignant...

Le monsieur s'anime, ses yeux brillent. Il vient tout contre la pierre, ses mains s'agitent. Il lit les bandeaux en latin, les traduit en français, il lit les sentences burinées sur le cahier du professeur qui donne la leçon, et sur les pages des étudiants. Il s'extasie sur chaque détail, il est aux anges...et moi aussi ! Nous passons un long moment de pur bonheur, tous les trois, à étudier le magnifique monument.

Je donne quelques dépliants à la dame.

« Oh oui, me dit-elle si nous pouvions avoir quelques documents... Nous sommes professeurs à l'université de Houston, au Texas et nous avons des jeunes collègues qui ont eu un fils. Ils l'ont appelé d'Artagnan, nous voudrions leur porter des souvenirs...Mon mari enseigne la littérature médiévale, il a été enchanté de la visite.

Je ris en les regardant s'éloigner : un petit Américain s'appelle d'Artagnan ! Je croyais que cette visite mi-figue mi-raisin serait ratée...Que la vie est donc cocasse !

Josée Pondemer

# Mémoires croisées

## Champlecy / Sainte-Croix

La rencontre et le désir de jumelage de nos deux communes n'a rien d'anodin : l'histoire de nos villages a toujours eu un lien avec d'Artagnan.

Ce mousquetaire est devenu tellement populaire, même sympathique, qu'il ne peut être qu'un vecteur d'amitié, le maillon nous réunissant.

Même s'il est toujours difficile de se retrouver en raison de l'éloignement et sans doute aussi de la vie trépidante que l'on mène. Le plaisir reste à chacune de nos retrouvailles. Cela nous permet d'en apprendre un peu plus sur chacun de nous.

Le bulletin de l'association que nous recevons, approfondi un peu plus nos connaissances sur notre d'Artagnan. - soyons un peu chauviniste -

Mais, chaque village a sa propre identité. En charollais, nous avons nos animaux à quatre pattes, en Bresse, c'est plutôt à deux ; les bovins, les ovins pour leurs reproducteurs et les chèvres pour leur production. Le fromage de chèvre charolais venant d'obtenir l'AOC (appellation d'origine contrôlée).

L'AOC " le boeuf de Charolles" sera aussi bientôt obtenue.

Nous sommes bien sûr au coeur du berceau de la race charolaise. Son histoire est longue et jalonnée d'éleveurs de qualité, beaucoup originaires de Champlecy.

Ce savoir-faire est toujours là se transmettant de génération en génération.

Vous pouvez avoir un aperçu de nos élevages à la "Maison du Charollais" située à Charolles, site de promotion de notre région et ensuite venir découvrir ou redécouvrir nos bocages, spécificité de notre région.

Donc à bientôt en Charolais.

Bien amicalement.

Le maire, Martine DESPLANS



*Le château de Champlecy*

## HISTORIQUE DU VIEUX CHATEAU DE CHAMPLECY ET DE SES OCCUPANTS

Le château actuel a été reconstruit au début du 17<sup>ème</sup> siècle sur l'emplacement de l'ancien château fort pillé et détruit pendant les guerres de religion (1562 - 1572).

Aux 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles, il était possédé par la famille BOYER, originaire de Cluny et qui prit le nom de Chanlecy. Le nom de Chanlecy aurait été abandonné à la vente des Chanlecy, et la seigneurie aurait pris le nom de la paroisse de CHAMPLECY, certainement parce qu'il n'y avait pas continuité héréditaire. Les vendeurs avaient vendu les biens, mais non leur nom de famille.

En 1642, Anne-Charlotte a 18 ans et se marie à Jean Léonor Damas Digoine, seigneur de La Clayette et Cluny ; mais celui-ci est tiré au siège d'Arras 1654.

Veuve, sans enfant, Anne-Charlotte rencontre d'Artagnan qui accompagne le roi Louis XIV. Le 5 mars 1659, mariage civil à Paris avec la signature du roi Louis XIV et Mazarin. Ils auront 2 fils : 1660 et 1661.

Le mariage est un échec et Anne-Charlotte renonce à la communauté des biens. D'Artagnan continue de servir le roi;

Six ans après son mariage, lassée des infidélités de son mari, et fatiguée de payer ses dettes aussi nombreuses que ses conquêtes amoureuses, Anne-Charlotte se retire à Ste Croix dans sa propriété acquise par les Chanlecy en 1626. Elle y mourut le 31/12/1863 où elle repose en l'église de Ste Croix.

Le château de Champlecy a ses légendes : au fond du souterrain qui s'étend sous ses murs, un dragon veille sur les trésors des seigneurs de Chanlecy...

Le château fut transformé en ferme, les salles voûtées accueillirent le bétail et l'étage fut transformé en fenil.

Au milieu de la forêt qui s'étend sur 500 ha se dresse "le chêne à la dame", car, dit-on, habité par une dame de blanc vêtue, qui apparaîtrait au promeneur "solitaire"...

Champlecy a aussi ses hommes notaires :

- . Jean Arthur CHAVET, né à Champlecy en 1767, conseiller général 1792 - 1793
- . Victor Emmanuel CHAVET, conseiller général et député de Charolles
- . Jean Marie GELIN, né à Champlecy 1760, polytechnique, notaire à Charolles, député à l'assemblée législative, député au conseil des anciens.

Marcel Devillard

## *La vie de l'association d'Artagnan*

Le **dimanche 25 avril 2010** a eu lieu la deuxième édition de notre **Randonnée Découverte**. Comme prévu, le soleil était au rendez-vous et les randonneurs et vététistes aussi : 160 personnes ont ainsi emprunté les chemins balisés du circuit « Sur les pas de Madame d'Artagnan » et 70 ont suivi notre guide d'un jour Fabrice Ronget à la découverte du patrimoine naturel.

Une belle journée et une manifestation qui sera bien sûr reconduite !

A l'occasion de la **Journée du Patrimoine de Pays** le **dimanche 20 juin**, l'association était sur la brèche mais les visiteurs ont boudé les animations prévues pour les familles !...

Le thème national étant « Dates & Personnages », une visite guidée au cœur du bourg et dans les hameaux a permis à quelques curieux de partir à la rencontre d'Anne-Charlotte, mais aussi d'Etienne de Sainte-Croix, de Constantin, de Waldeck Rochet...

« **Salon, Salon d'Art, Salon d'Artagnan** » + **15ans de l'association d'Artagnan** = journée festive pour tous le **15 août** dans la Grande Rue de Sainte-Croix !... Art, artisanat d'art, savoir-faire, voitures anciennes, musique, escrime, chevaux, reconstitution de la 3<sup>ème</sup> Compagnie et publication du présent ouvrage : la fête devrait être belle !

Avec le soutien de la municipalité de Sainte-Croix et l'intervention de Monsieur le Sous-préfet de Louhans, la **rénovation de la pierre tombale d'Etienne de Sainte-Croix**, classée Monuments Historiques, sise en l'église depuis 1350 et détériorée par l'humidité devrait aboutir. La DRAC a le dossier entre les mains...

Sans oublier :

- les visites d'individuels et de groupes, notamment le centre de loisirs de la Communauté de Communes de Montpont, à l'Espace d'Artagnan...

- la participation à la vie de **Brixia** (Fédération des Associations Scientifiques et Historiques de Bresse) et de **la Musarde**

## *Informations pratiques*

### **Composition du bureau de l'Association d'Artagnan (d'après l'AG du 24/10/09):**

Présidente : Adeline Culas	Angels, Jean-François Bernasconi,
Secrétaire : Michelle Gauci	Eliane Brémenson, Enzo Cirone,
Secrétaire adjointe : Colette Crus	Muguette Colas, Odile Colombet,
Trésorière : Monique Louis	Claude et Frédéric Damiens, Marie-
Trésorier adjoint : Bertrand de	Ange Gaillard, André Lombard,
Beurepaire	Claudie Perelli, Georges et Maryse
Relations avec Champlecy : Joëlle	Thiébaud
Prud'hon	Vérificateurs aux écritures : Nadia
Relations avec la municipalité :	Louis et Edith Jacquet
Denise Vairet	Webmaster : Claude Brémenson
Personnes ressources : Dominique	

**L'Espace d'Artagnan** (informations au verso du bulletin) :

A côté de la Cure, dans l'ancienne salle de catéchisme, l'Espace d'Artagnan vous accueille dans un nouveau décor pour vous présenter la vie de celle qui fut la seule Madame d'Artagnan, la grande oubliée des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Vous découvrirez sa jeunesse à Champlecy, son premier veuvage, sa rencontre avec d'Artagnan, leur mariage, la naissance de leurs deux fils, leur séparation, leur mort respective puis leur descendance à Sainte-Croix et en Bresse. Vous visiterez également la chapelle seigneuriale de l'église de Sainte-Croix où elle repose avec l'un de ses fils et sa belle-fille.

Des documents d'archives exceptionnels vous feront revivre son histoire, des objets de collection, films et livres vous illustreront la vie des mousquetaires, la garde rapprochée du roi : de quoi faire une belle balade dans le temps...



Pour adhérer à l'Association d'Artagnan :  
Envoyez à l'adresse "Association d'Artagnan 71470 Sainte Croix" un chèque de :  
- 15 € par personne ou 20 € par couple pour devenir "**adhérent**" (prestations et avantages tel que le bulletin annuel offert) ;  
- 5 € par personne pour devenir "**sympathisant**".

*Nouveauté!*  
*Le coin des mousquetaires en herbe !*

**En vente à l'échoppe de l'Espace d'Artagnan...**

- **Les best-sellers d'Odile Bordaz**, historienne, spécialiste de d'Artagnan et **cadette de notre 3<sup>ème</sup> Compagnie**

- Le livre de Sylvie Monin qui retrace l'histoire de la famille **d'Artagnan-Chanlecy à Sainte-Croix**

- Le roman d'Henri Nicolas qui met à l'honneur **Anne-Charlotte de Chanlecy**, baronne de Sainte-Croix.

- Les différents tomes des *Mémoires de Brixia* avec des thèmes aussi divers que l'architecture bressane, la volaille de Bresse, la première guerre mondiale ou une invitation à flâner en Bresse bourguignonne...

- Sans oublier le livre de l'exposition consacrée aux **photos de conscrits de Sainte-Croix** de 1918 à 2005 et les **Tomes 1, 2 et 3 des Mémoires de Villages !...**

- **Mais aussi** des cartes postales, des enveloppes, des épées, des chapeaux, des figurines et autres objets de collection...

**Une visite à ne pas manquer...**

**A bientôt !  
Mousquetairement vôtres !**

*Chaque commune à ses trésors...*

*Celui de Sainte-Croix qui sans pour autant être caché restait méconnu, est d'avoir eu pour châtelaine Anne-Charlotte de Chanlecy, baronne du lieu, qui épousa Charles de Batz de Castelmoré, Comte d'Artagnan, Capitaine Lieutenant des Mousquetaires du Roi Louis XIV. Elle fut la seule femme légitime de d'Artagnan.*

*Ils eurent deux garçons qui deviendront à leur tour mousquetaires. Anne-Charlotte se retira au château et administra ses domaines. C'est là qu'elle mourut le dernier jour de l'an de grâce 1683. Elle repose dans le caveau de la chapelle seigneuriale avec l'un de ses fils et sa belle-fille.*

*Pendant 120 ans les Chanlecy-d'Artagnan vécurent au château de Sainte-Croix.*



L'Espace d'Artagnan vous accueille près de l'église pour une exposition consacrée à madame d'Artagnan. Présentation de nombreux objets en vitrine, des publications, des livres rares, des vidéos et surtout des documents d'archives sur panneaux, avec leur transcription en français moderne, évoquant la période des d'Artagnan en la Baronnie de Sainte-Croix.

Ouvert au public en juillet et août, dimanche et lundi de 15h à 18h,

Entrée 1,50€. Gratuit jusqu'à 12ans.

Groupes de plus de 20 personnes : 1€.

Toute l'année sur rendez-vous.

Téléphone : 06 81 86 90 13

L'Association d'Artagnan participe à la promotion du patrimoine et de la connaissance de la Bresse en adhérant à Brixia (fédération des associations historiques et scientifiques de la Bresse bourguignonne) et à la Musarde, association regroupant six sites bressans à vocations patrimoniales, historiques et artistiques.

Association d'Artagnan (Association Loi 1901)

71470 Sainte-Croix-en-Bresse

<http://madamedartagnan.free.fr>

Prix : 12 €

Dépôt Légal : Novembre 2009

N° ISBN : 2-9513293-0-X

Imprimerie ABC - Louhans